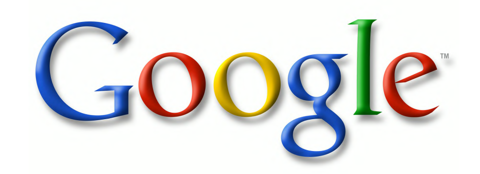
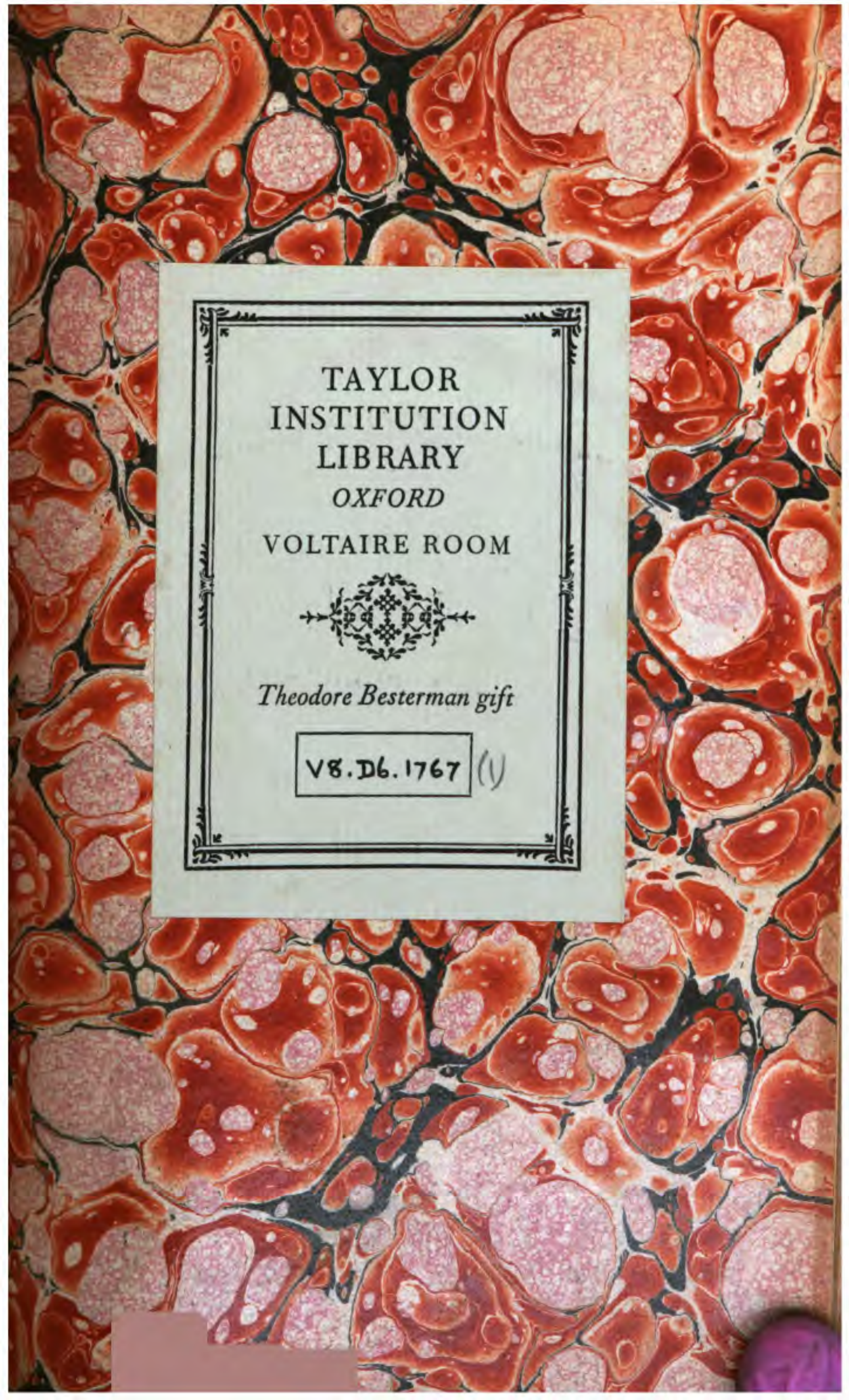

Google





SYSTON PARK.
LYTTON STRACHEY



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V8.D6.1767 (1)

Not in Evans SVEC 8 1959

Bengesco 1403 (I 415)

Bookplates of Sir John Hayford Thorold (1773-1831)

cf. S. de Ricci, English collectors of books and manuscripts 1930, p. 160 and plate VIII

[illegible] pp. 529–580 [illegible]
[illegible]
[illegible]

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE,
PORTATIF.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE,

P O R T A T I F.

Sixieme Edition revue, corrigée & augmentée de XXXIV. Articles par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A — G.

L O N D R E S

MDCCLXVII.

AVERTISSEMENT.

Cette Edition est augmentée des articles suivans.

Abbé.
Abraham (à la fin de l'Article)
Adam.
Antitrinitaires.
Arius.
Athée (seconde section)
Babel.
Baptême (Idée des Unitaires rigides sur le) après l'article Baptême.
Conciles.
David.
Délits, (des) Locaux
Divinité de Jésus-Christ.
Dogmes.
Evangile.
Foi.
Foy.
Genèse.
Idée.
Job.
Judée.
Julien le Philosophe Empereur Romain.
Du Juste & de l'Injuste.
Lettres, gens de Lettres ou Lettrés.
Loix (des) Premiere Section.
Loix (des) Seconde Section.
Maître.
Morale.
Paul (Questions sur)
Papisme (Dialogue sur le)
Péché originel.
Prophète.
Théiste.
Théologien.
Transubstantiation.

Outre plusieurs changemens & augmentations dans le corps de l'Ouvrage; nous en remercions l'Auteur.

Le Relieur placera le titre du Tome Second, entre les pages 272, 273.



ERRATA.

Page 49 ligne 28. après ces mots, qui perdirent la république: *ajoutez:* L'épicuréïsme subsista sous les Empereurs; les Athées du Sénat avaient été des factieux dans les tems de Silla & de César; ils furent sous Auguste & Tibère des Athées esclaves.

PREFACE DES EDITEURS.

IL y a déja cinq éditions de ce Dictionnaire, mais toutes incomplettes & informes; nous n'avions pu en conduire aucune. Nous donnons enfin celle-ci, qui l'emporte sur toutes les autres pour la correction, pour l'ordre, & pour le nombre des articles. Nous les avons tous tirés des meilleurs auteurs de l'Europe, & nous n'avons fait aucun scrupule de copier quelquefois une page d'un livre connu, quand cette page s'est trouvée nécessaire à nôtre collection. Il y a des articles tout entiers de personnes encor vivantes, parmi lesquelles on compte de savants pasteurs. Ces morceaux sont depuis longtemps assez connus des savants, comme *Apocalypse*, *Christianisme*, *Messie*, *Moïse*, *Miracles &c*. Mais dans l'article *Miracles*, nous avons ajouté une page entiere du célèbre docteur Midleton bibliotécaire de Cambridge.

On trouvera aussi plusieurs passages du savant Evêque de Glocester Warburton. Les manuscrits de Mr. Du Marsay nous ont beaucoup servi; mais nous avons rejetté unanimément tout ce qui a semblé favoriser l'Epicuréisme. Le dogme de la Providence est si sacré, si nécessaire au bonheur du genre humain, que nul honnête homme ne doit exposer

poser les lecteurs à douter d'une vérité qui ne peut faire de mal en aucun cas, & qui peut toujours opérer beaucoup de bien.

Nous ne regardons point ce dogme de la providence universelle comme un systême, mais comme une chose démontrée à tous les esprits raisonnables; au contraire, les divers systêmes sur la nature de l'ame, sur la grace, sur des opinions métaphysiques, qui divisent toutes les communions, peuvent être soumis à l'examen: car puisqu'ils sont en contestation depuis dix-sept cents années, il est évident qu'ils ne portent point avec eux le caractère de certitude; ce sont des énigmes que chacun peut deviner selon la portée de son esprit.

L'article *Genèse* est d'un très-habile homme favorisé de l'estime & de la confiance d'un grand Prince: nous lui demandons pardon d'avoir acourci cet article. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous ont pas permis de l'imprimer tout entier, il aurait rempli près de la moitié d'un volume.

Quant aux objets de pure littérature, on reconnaîtra aisément les sources où nous avons puisé. Nous avons tâché de joindre l'agréable à l'utile, n'ayant d'autre mérite, & d'autre part à cet ouvrage que le choix. Les personnes de tout état trouveront de quoi s'instruire en s'amusant. Ce livre n'exige pas une lecture suivie; mais à quelque endroit qu'on l'ouvre, on trouve de quoi réfléchir. Les livres les plus utiles sont ceux

dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié ; ils étendent les pensées dont on leur présente le germe ; ils corrigent ce qui leur semble défectueux, & fortifient par leurs réfléxions ce qui leur paraît faible.

Ce n'est même que par des personnes éclairées que ce livre peut être lû ; le vulgaire n'est pas fait pour de telles connoissances ; la philosophie ne sera jamais son partage. Ceux qui disent qu'il y a des vérités qui doivent être cachées au peuple, ne peuvent prendre aucune allarme ; le peuple ne lit point ; il travaille six jours de la semaine, & va le septiéme au cabaret ; en un mot, les ouvrages de philosophie ne sont faits que pour les philosophes, & tout honnête homme doit chercher à être philosophe sans se piquer de l'être.

Nous finissons par faire de très humbles excuses aux personnes de considération qui nous ont favorisés de quelques nouveaux articles, de n'avoir pu les employer comme nous l'aurions voulu ; ils sont venus trop tard. Nous n'en sommes pas moins sensibles à leur bonté, & à leur zèle estimable.

TABLE

Des Articles contenus, dans les deux Volumes.

5 *Chaîne*

Foy.

TOME II.

Mira-

TABLE DES ARTICLES.

Fin de la Table des deux Volumes.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF.

ABBE.

OU *allez-vous, Monsieur l'Abbé? &c.* Savez-vous bien qu'Abbé signifie *Père?* Si vous le devenez, vous rendez service à l'état; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes Monsieur l'Abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit colet, & un manteau court, & pour attendre un bénefice simple, vous ne méritez pas le nom d'Abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'Abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifient avec le temps des choses différentes? L'Abbé spirituel était un pauvre à la tête de plusieurs au-

tres pauvres. Mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis, deux cents, quatre cents mille livres de rente; & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain! on l'a déja dit, il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les loix réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de Mr. l'Abbé.

Mais j'entends Messieurs les Abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui disent, Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs? pourquoi ne serons-nous pas princes? les évêques le sont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils se sont enrichis, ils se sont élevés; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois: laissez nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare; vous avez profité des temps d'ignorance, de superstition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux; tremblez que le jour de la raison n'arrive.

ABRAHAM.

Abraham est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Herculé en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célèbrité, que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire prophâne; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de ce peuple a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendants de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu; & les descendants d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appellaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes; on nous dit qu'il était né en Caldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre-cents lieuës de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son père Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cents cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son père. A ce compte il est clair par la Genèse même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem? La langue Caldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem est éloigné de la

Caldée de plus de cent lieuës: il faut passer des déserts pour y arriver: mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendants plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieuës de Sichem à Memphis; est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté; Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire, Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère *beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs; de servantes:* ce qui prouve que l'Egypte dès lors était un royaume très-puissant & très-policé, par-conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt dix ans quand

Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toûjours jeune & toûjours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyants fit le même mensonge qu'en Egypte: il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellents métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédants.

Au reste ce nom Bram Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perse: plusieurs Doctes prétendent même que c'était le même Legislateur que les Grecs apellerent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens; ce qui n'est pas démontré.

AME.

Ce ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même*, eſt un excellent precepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en ſçavons guères davantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force*; Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries, *inſtinct*, *ame ſenſitive*: tu as des idées combinées, & tu dis *Eſprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots. Cette fleur végète? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation*, ce corps en pouſſe un autre; mais poſſéde-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force*? ce chien te raporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct*? ne rirais-tu pas d'un raiſonneur, (eut-il été précepteur d'Aléxandre) qui te dirait, Tous

les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dit, Ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe?

Voyons d'abord ce que tu sçais, & de quoi tu es certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton estomach, que tu sens par tout ton corps, & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pû te donner assez de lumiéres, pour conclure sans un secours sur-naturel que tu as une ame?

Les premiers Philosophes, soit Caldéens, soit Egyptiens, dirent, Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un soufle, c'est du feu, c'est de l'éter, c'est une quintéssence, c'est un simulacre léger, c'est une entélechie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même*, & de *l'autre*; ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il? avoüe que tu n'en sçais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel; Non, répondent les savans; mais nous sçavons que sa nature est de penser. Et d'où le sçavez-vous?

Nous le ſçavons, parce qu'il penſe. O ſavans! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'Epicure; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande, qui la fait tomber?

Nous ſçavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord je le crois comme vous. Nous ſçavons qu'une négation, & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière; je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnüe, poſſède des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indiviſibilité de la penſée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc vôtre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de ſentir, de penſer.

A préſent, dites moi de bonne foi, Ce

pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? vous m'avoüez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomach, *digère*, il n'en fera rien s'il est malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chile de se former; tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi. Tu es né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans sçavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as

une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisiéme qu'elle est créée de toute éternité, un quatrième qu'elle est faite, & non créée; d'autres assurent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation; Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci: Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de falope. Vous avez tous tort, dit un survenant, l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale; mais elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne La Peironie; il fallait être premier chirurgien du Roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant, son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans sa question 75e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante, per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, sçavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative*; que la mémoire des choses

ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains ; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt ; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les loix du peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très certain, il eſt indubitable, que Moïſe en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciël, qu'il ne les menace point des enfers, tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome; „ Si après avoir eu des enfans &
„ des petits enfans, vous prévariquez, vous
„ ſerez exterminés du pays, & réduits à un pe-
„ tit nombre dans les nations.

„ Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'ini-
„ quité des pères juſqu'à la troiſième & qua-
„ trième génération.

„ Honorez père & mère afin que vous vi-
„ viez longtemps.

„ Vous aurez de quoi manger ſans en man-
„ quer jamais.

„ Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous
„ ſerez détruits.....

„ Si vous obéïſſez, vous aurez de la pluie
„ au printemps & en automne, du froment,
„ de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes,
„ afin que vous mangiez, & que vous ſoyez
„ ſaouls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans
„ vos mains, entre vos yeux, écrivez-les ſur
„ vos portes, afin que vos jours ſe multi-
„ plient.

„ Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien
„ ajouter, ni retrancher.

„ S'il s'élève un prophète qui prédise des
„ choses prodigieuses, si sa prédiction est vé-
„ ritable, & si ce qu'il a dit arrive, & s'il
„ vous dit, Allons, suivons des dieux étran-
„ gers...... tuez-le aussi-tôt, & que tout le
„ peuple frappe après vous.

„ Lorsque le Seigneur vous aura livré les
„ nations, égorgez tout sans épargner un seul
„ homme, & n'ayez aucune pitié de per-
„ sonne.

„ Ne mangez point des oiseaux impurs, com-
„ me l'aigle, le grifon, l'ixion, &c.

„ Ne mangez point des animaux qui rumi-
„ nent & dont l'ongle n'est point fendu;
„ comme chameau, lièvre, porc-épic, &c.

„ En observant toutes les ordonnances, vous
„ serez bénis dans la ville & dans les champs,
„ les fruits de votre ventre, de votre terre, de
„ vos bestiaux seront bénis...

„ Si vous ne gardez pas toutes les ordon-
„ nances & toutes les cérémonies, vous serez
„ maudits dans la ville & dans les champs.....
„ vous éprouverez la famine, la pauvreté,
„ vous mourrez de misère, de froid, de pau-
„ vreté, de fièvre; vous aurez la rogne, la
„ galle, la fistule..... vous aurez des ulcères
„ dans les genoux, & dans les gras des jambes.

„ L'étranger vous prêtera à usure, & vous
„ ne lui prêterez point à usure:... parce que
„ vous n'aurez pas servi le Seigneur.

„ Et vous mangerez le fruit de votre ven-
„ tre, & la chair de vos fils & de vos filles, &c.

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame, & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que Moïse était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur: *Je descendrai avec mon fils dans la fosse, in infernum, dans l'enfer*; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïse, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Isaïe, qui ne vinrent que plusieurs siécles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentiments secrets de Moïse. Le fait est que dans les loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les chatiments & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressement étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immor-

talité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Aléxandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes; les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. L'historien Josephe, qui était Pharisien, nous apprend au livre treize de ses antiquités, que les Pharisiens croyaient la métempsicose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens, dit encore Josephe, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchants vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face a laissé les hommes dans une ignorance profonde

sur

fur ce grand article. Ce n'eſt donc que depuis dix-ſept cents ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame, & de ſon immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes; ſon petit-fils & ſa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les Apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à ſon ame, Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne ſçais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années tu n'en ſçauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créés.

A M I T I E.

C'eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*; car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchants n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le commun

des hommes oisifs a des liaisons, les princes ont des courtisans, les hommes vertueux ont seuls des amis. Cétégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave; mais Ciceron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon leur dégré de sensibilité, & le nombre des services rendus, &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de Sodomites; ils se trompent, c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

Amor omnibus idem. Il faut ici recourir au phisique, c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à ta genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir, voi comme ses yeux étincellent, entends ses hennissements, contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné; mais ne sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouïssance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils apartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûte de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassements; tout ton corps est sensible; tes lèvres surtout jouïssent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'apartient qu'à ton espèce; enfin, tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rochester, L'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles.

Tous les autres sentiments entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'estime viennent au secours; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les il-

lusions en foule sont les ornements de cet ouvrage dont la nature a posé les fondements.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goutes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour, & les sources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération!

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Messalines n'en furent point attaquées, elle est née dans des Isles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répanduë dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vuës, c'est dans cette occasion. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi, si César, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir François I.? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux; je le veux croire, mais cela est triste pour ceux à qui Rabelais a dédié son livre.

AMOUR NOMMÉ SOCRATIQUE.

Comment s'est-il pû faire qu'un vice, destructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel ? il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le temps d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses, c'est la jeunesse aveugle, qui par un instinct mal démêlé se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance.

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux. C'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune gar-

çon par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouïr cette ressemblance, la méprise cesse.

Citraque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On sçait assez que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente; aussi, ce qui ne paraît qu'une foiblesse dans le jeune Alcibiade, est une abomination dégoutante dans un matelot Hollandois, & dans un vivandier Moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules? il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les

loix de ſa république ; c'eſt comme ſi on accuſait Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon Egliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

On abuſe du texte de Plutarque, qui dans ſes bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas dignes du véritable amour ; mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infame. C'eſt ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les amants d'un jeune homme, étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diſtingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; inſtitution guerrière & ſainte dont on abuſa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des amants inſtitués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par ſerment à donner leur vie les uns pour les autres ; & c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire

que la pédérastie était recommandée par les loix de la Perse ; qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le Code des Persans ; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encor, je dirai que la chose n'est pas vraye, par la raison qu'elle est impossible ; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre ; que des gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays. Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vît deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

L'amour des garçons était si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât Alexis & qu'Horace fît de petites odes pour Ligurinus ; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la pédérastie subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisoient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

Un gueux des environs de Madrid demandoit noblement l'aumône. Un passant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité Castillane. C'était un fier gueux que ce Seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un Missionaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaines, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même! disait un des spectateurs. Renoncement à moi-même? reprit le Faquir, Aprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous mêmes est la base de tous nos sentiments & de toutes nos actions, ont donc eû grande raison dans l'Inde, en Espagne, & dans toute la terre habitable, & comme on n'écrit point pour

prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation, il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

ANGE.

Ange, en Grec, *Envoyé*, on n'en sera guères plus instruit quand on sçaura que les Perses avoient des Peris, les Hébreux des Malakim, les Grecs leurs Demonoi.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à son image. On voyait les Princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoye aussi ses couriers, Mercure, Iris, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnerent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la nation Juive fut captive dans la Babilonie; Michel & Ga-

briel, font nommés pour la premiére fois par Daniel, esclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphael qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabael.

Dans les loix des Juifs, c'est-à-dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur culte; aussi, les Sadducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les histoires des Juifs, il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels, ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs aîles sous leurs vêtements. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puis qu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome, voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les Anges qui allèrent chez Loth.

L'ancienne tradition Juive, selon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, saints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chasmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, messagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim, enfans des Dieux. 9. Chérubim, Images. 10. Ychim, les animés.

L'histoire de la chûte des Anges ne se trou-

vé point dans les livres de Moïse; le premier témoignage qu'on en raporte est celui du prophête Isaïe, qui apostrophant le Roi de Babylone, s'écrie, Qu'est devenu l'exacteur des tributs! les sapins & les cèdres se réjouïssent de sa chûte, comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel, étoile du matin? on a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer*; & ensuite par un sens allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui signifie phosphere & aurore, est devenu le nom du Diable.

La religion chrêtienne est fondée sur la chûte des Anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve sous la figure du serpent & damna le genre humain. Jesus vint racheter le genre humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocrife d'Enoch, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Augustin dans sa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire second a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs; ce sont les Séraphins, les Cherubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Ar-

changes, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux Chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six aîles. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites aîles au-dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux aîles au dos. A l'égard des Trônes & des Dominations, on ne s'est pas encor avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question 108. article second, dit que les Trônes sont aussi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mytologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous consacrames cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encor si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la somme de St. Thomas.

On ne sçait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANTROPOFAGES.

Nous avons parlé de l'amour. Il est dur de passer de gens qui se baisent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encor; & les Cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissent quelquefois de chair humaine. Juvenal raporte que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour ses loix, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un ouï dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux, il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Saguntius qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre sauvages du Missisipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes, elle me répondit très naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille

rangée, ou non rangée, nos voisins, & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait falu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été longtemps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avoient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'hon-

l'honneur de la divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant ?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés ; preſque toutes les nations connuës ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême ; c'était un véritable ſacrifice, & il eſt ordonné au 29ᵉ. Chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura voüées ; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement ; & Moïſe, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non ſeulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que du temps d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au Chapitre 39. que Dieu les fera manger non ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encor les cavaliers & les autres guerriers. Cela eſt poſitif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropofages ? c'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'hiſtoire d'Angleterre du temps de Cromwel, qu'une chandeliére de Dublin vendait d'excellentes chandèles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Quelque temps après un de ſes chalans ſe plaignit à elle

de ce que sa chandèle n'était plus si bonne ; Hélas ! dit-elle, c'est que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faisait des chandèles avec leur suif ?

APIS.

Le bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme symbole, ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambise fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus méprisable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractere, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presqu'inconnus, ils ayent conquis la terre ; mais dans les temps de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en sont voulu donner la peine, par les Assyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin

par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe, à changer de religion; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs piramides; mais ce sont des monuments d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque Prince ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle?

APOCALYPSE.

Justin le Martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre Ere, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse; il l'attribue à l'Apôtre Jean l'Evangéliste, dans son dialogue avec Triphon,

ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jesus; il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçue parmi les chrêtiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Égyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres; sa forme devait être quarrée; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieuës, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieuës de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin, c'est ce que dit l'Apocalypse au chap. 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à St. Jean, quelques personnes ont recusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que selon le récit des Apôtres, Jesus-Christ en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même St. Justin cite avec confiance les oracles des Sibylles ; de plus, il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze Interprètes dans le Phare d'Egypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a apris d'un vieillard, que St. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à St. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Aléxandrie ne parle dans ses *Electa*, que d'une Apocalypse de St. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non seulement assure que St. Jean a prédit cette résurrection, & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit : mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'Evangile de St. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant St. Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragments, conservés par Eusèbe, que presque tous les docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par St. Jean, mais par un nommé Cérinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rèveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèse qui assistait au Concile, rejettât aussi ce livre de St. Jean, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que St. Jean se remuait toujours dans sa fosse; & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant, les mêmes personnages qui étaient sûrs que St. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans son histoire sacrée liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à

Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matiére ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de St. Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrêtienne s'est attribué les prophéties contenuës dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande Bretagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France le règne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

ATHÉE, ATHÉISME.

Autrefois quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'Athéïsme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrige? on l'appelle Athée, & il est contraint de fuïr.

Ariſtote eſt accuſé d'Athéïſme par un prêtre, & ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de Socrate eſt ce que l'hiſtoire de la Grèce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne ſongeant pas que Socrate était Grec auſſi) Ariſtophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: „Le langage d'Ariſtophane ſent ſon miſérable charlatan; ce „ſont les pointes les plus baſſes & les plus dégoutantes; il n'eſt pas même plaiſant pour le „peuple, & il eſt inſupportable aux gens de „jugement & d'honneur; on ne peut ſouffrir „ſon arrogance, & les gens de bien déteſtent „ſa malignité."

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le Tabarin que Madame Dacier admiratrice de Socrate, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de

Dieu ; & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des temps entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succèdé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Frederic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'auteur du livre des trois imposteurs, conjointement avec son chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussitôt d'Athéïsme. (*) *Homo doctus, sed verus Atheos.* Un Jésuite, autant au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le Jésuite Garasse, en un mot, trouve partout des *Athéistes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaine. Il appelle Théodore de Bèze Athéïste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate; parce que Vanini n'était qu'un pédant

(*) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

étranger sans mérite; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & Théologien de son métier; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux; *& utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'Athéïsme. Sa notion de Dieu est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée; „Dieu „ est son principe & sa fin, père de l'une & „ de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'une, ni „ de l'autre; Eternel sans être dans le temps; „ présent partout sans être en aucun lieu. Il „ n'y a pour lui ni passé, ni futur; il est par- „ tout, & hors de tout; gouvernant tout, & „ ayant tout créé; immuable, infini sans par- „ ties; son pouvoir est sa volonté &c.

Vanini se piquait de renouveller ce beau sentiment de Platon, embrassé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel; idée, à la vérité, plus sublime que vraye, mais qui est aussi éloignée de l'Athéïsme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de sçavants ou de pédants, contre lesquels on argumente.

Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de Vanini; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nomme Francon ou Franconi, ce Francon ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être Athée enſeignant l'Athéïſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille, Il ſuffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur néceſſité d'un être ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Préſident Grammont qui était alors à Toulouſe, raporte ce diſcours dans ſon hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée, & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini diſait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Préſident Grammont? Il eſt évident que ſur la réponſe de Vanini, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'Athéïſme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine; on trouva un gros

crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très-aisé & très-commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprêtant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il falait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'Athéïsme. Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ses gages? comment aurait-il pû persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'Athéïsme? Personne, avant le père Mersenne, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses pensées diverses, parle de Vanini comme d'un Athée: il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'un

ne société d'Athées peut subsister; il assure que Vanini était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre Vanini nous aprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite; mais il n'était point Athée.

Un siècle après sa mort, le sçavant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le Jésuite Hardouin, plus sçavant que Garasse, & non moins téméraire, accuse d'Athéïsme, dans son livre *Athei detecti*, les Descartes, les Arnaulds, les Pascals, les Nicoles, les Mallebranches; heureusement ils n'ont pas eu le sort de Vanini.

De tous ces faits, je passe à la question de morale agitée par Bayle, savoir, *si une société d'Athées pourait subsister?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la possibilité d'une société d'Athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité que l'Athéïsme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés, sur le gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays, ils auraient vu que ces édits sont des sermons, & que partout il y est parlé de l'être suprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'Athées; & je ne sçais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frapant qui aurait pû rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'Athées parait-elle impossible? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble, que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets, qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchants échapés à la justice humaine.

Les loix de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel: mais ils le croyaient toujours présent parmi eux; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité, jusqu'à la quatriéme génération; & ce frein était très-puissant.

Mais, chez les gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein; les sceptiques doutaient de tout; les académiciens suspendaient leur jugement sur tout; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pourrait se mêler des affaires des hommes; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui nait & qui périt avec le corps, par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables Athées, car les Dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat Romain était donc réellement une assemblée d'Athées du temps de César & de Cicéron.

Ce grand orateur dans sa harangue pour Cluentius, dit à tout le sénat assemblé, *quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'est-ce donc que la mort lui a ôté?* Rien que le sentiment des douleurs.

César, l'ami de Catilina, voulant sauver la vie de son ami, contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons? Les vainqueurs & les législateurs de l'Univers connu, formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne crai-

gnaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées ?

Bayle examine ensuite si l'idolatrie est plus dangereuse que l'Athéïsme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaise opinion; mais n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il est clair que la sainteté des serments est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaise) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme, ou de l'Athéïsme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste; car l'Athéïsme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire: l'Athéïsme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût Athée, il n'a fait que de sages loix, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres

tres de la St. Barthelemi. Hobbes passa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son temps inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Spinosa était non-seulement Athée, mais il enseigna l'Athéïsme; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Witt en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les Athées sont pour la plûpart des sçavans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le temps de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome qui était presque tout composé d'Athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un Prince Athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais sou-

verain, avoir à faire à des courtiſans Athées, dont l'intérêt ſerait de m'empoiſonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoiſon tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſſaire pour les Princes & pour les peuples, que l'idée d'un être ſuprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur ſoit profondément gravée dans les eſprits.

Il y a des peuples Athées, dit Bayle dans ſes penſées ſur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites leur qu'il y en a un, ils le croiront aiſément; dites leur que tout ſe fait par la nature des choſes, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils ſont Athées eſt la même imputation que ſi l'on diſait qu'ils ſont anti-Carteſiens, ils ne ſont ni pour, ni contre Deſcartes. Ce ſont de vrais enfans; un enfant n'eſt ni Athée, ni Déiſte, il n'eſt rien.

Quelle concluſion tirerons-nous de tout ceci? Que l'Athéïſme eſt un monſtre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'eſt auſſi dans les gens de cabinet, quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer juſqu'à ceux qui ſont en place; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le fanatiſme, il eſt preſque toujours fatal à la vertu. Ajoutons ſurtout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philoſophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant ſans germe, au-

d'un germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejetté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux sages.

BABTEME.

Baptême, mot Grec qui signifie immersion. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de temps immémorial se sont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie est encor fort en vogue. Elle passa chez les Hébreux; on y baptisait tous les étrangers qui embrassaient la loi Judaïque, & qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision; les femmes surtout, à qui on ne faisait pas cette opération, & qui ne la subissaient qu'en Etiopie, étaient baptisées; c'était une regénération; cela donnait une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte. Voyez sur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptisa dans le Jourdain, & même il baptisa Jesus, qui pourtant ne baptisa jamais

perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plait de choiſir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le ſceau de la religion chrêtienne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jéruſalem furent tous circoncis, il n'eſt pas ſûr qu'ils fuſſent baptiſés.

On abuſa de ce ſacrement dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Conſtantin en eſt une aſſez bonne preuve. Voici comme il raiſonnait. Le Baptême purifie tout; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parents, après quoi je me ferai baptiſer, & j'irai au ciel, comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré.

Les Grecs conſervèrent toujours le Baptême par immerſion: les Latins vers la fin du huitiéme ſiècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituèrent la ſimple aſperſion, ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'Egliſe Grecque.

On demanda à St. Cyprien Evêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés, qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps? il répond dans ſa 76. lettre, que pluſieurs Egli-

ses ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens; que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catécumène. Il falait pour être initié avoir des répondants, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'Eglise s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Aléxandrie, dans son écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi; *Je parlerais du Baptême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Dès les second siècle, on commença à baptiser des enfans; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvûs. On conclut enfin qu'il falait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encor dans cet usage. Cependant au troisiéme siècle la coutume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiére semaine étaient damnés, selon les pères de l'Eglise

les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquiéme siécle, imagina les Limbes, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans Baptême, & où étaient les Patriarches avant la descente de Jesus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jesus-Christ était descendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptizé avec du sable; on a répondu que non: si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il falait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTÉ.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est la femelle avec deux gros yeux ronds, sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une

queüe. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétipe du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe; Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien? Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joüa la même piéce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau est souvent très-peu rélatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

BETES.

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même maniére, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien &c!

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sçait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en sçavait avant les leçons? Le serin à qui tu apprends un air, le repète-t-il dans l'instant? n'employes-tu pas un temps considérable à l'enseigner? n'as-tu pas vû qu'il se méprend & qu'il se corrige?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joye. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans

tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joye par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, & ils le dissequent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds moi, machiniste ; la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sêve qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçû ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes sont des formes substancielles, a dit Aristote, & après Aristote l'Ecole

Arabe, & après l'école Arabe, l'école Angélique, & après l'école Angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation; mais qui lui a donné cette sensation? c'est une ame matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à de la matière, ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raisonnant sur les Bêtes; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps: mais quelle preuve en avez-vous? quelle idée avez vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais sçavoir ce que sçait un enfant de six ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps? les plus grandes Bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau systême. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces Messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contra-

dictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de sçavoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un souflet, l'ame du souflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se relève, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le souflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le souflet des animaux ? Je vous l'ai déja dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le Philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem Pugnis,

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux moments sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourments qui puissent durer toute la vie: le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor; il fait comparaître aux jeux Olimpiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu; chacune demande la pomme: la richesse dit, C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens: la volupté dit, La pomme m'apartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir: la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile: enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la santé, on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très ingénieuse, mais elle ne résout point la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir, elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses, ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné

par un tiran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son insolent persécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avoüez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

TOUT EST BIEN.

Ce fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raisonnent, quand Leibnitz en parafrasant Platon bâtit son édifice du meilleur des mondes possibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq: par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, le tétraèdre, ou la piramide à trois faces, avec la baze égale, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais comme notre monde n'est de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une sixiéme manière.

Laissons-là le divin Platon. Leibnitz, qui était assurément meilleur géomètre que lui, & plus profond métaphysicien, rendit donc le ser-

vice au genre humain de lui faire voir que nous devons être très-contents, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles, le meilleur, sans contredit.

Que deviendra le péché originel ? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, disaient Leibnitz & ses amis : mais en public il écrivait que le péché originel entrait nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ? faire dans la misère, des enfans misérables qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichissement être brûlé dans l'éternité des siècles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien, & qui fait un bon diner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'Apollon ; mais ; qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux, qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède

& ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles; il faut pourtant que je cite Lactance, père de l'Eglise; qui dans son chap. 13. de la colère de Dieu, fait parler ainsi Epicure. „ Ou Dieu veut ôter le mal de ce
„ monde, & ne le peut: ou il le peut, & ne
„ le veut pas; ou il ne le peut, ni ne le veut;
„ ou enfin il le veut & le peut. S'il le veut
„ & ne le peut pas, c'est impuissance, ce qui
„ est contraire à la nature de Dieu, s'il le peut
„ & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela
„ est non moins contraire à sa nature, s'il ne
„ le veut ni ne le peut, c'est à la fois mé-
„ chanceté & impuissance; s'il le veut & le
„ peut (ce qui seul de ces parties convient à
„ Dieu), d'où vient donc le mal sur la terre?

L'argument est pressant, aussi Lactance y répond fort mal, en disant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avoüer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection; car elle suppose que Dieu ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal; & puis, nous avons une plaisante sagesse!

L'origine du mal a toujours été un abîme dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perses. Les Manichéens adoptèrent, comme

on sçait, cette théologie; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissants, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de Moliére: passez moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siécle de l'Eglise, que Dieu avait donné notre monde à faire à ses derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussiére par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un Dieu tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a senti l'objection, la prévient en disant, que l'ange qui présidait à l'attelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brulure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boête où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour se venger de Promé-

méthée, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne bûvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambrosie qui était leur mêts naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il falait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante milions de lieües d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez y au plus vite : ils y allèrent, on les y laissa ; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantable ?

Je passe vîte de ce quatriéme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuïer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célébre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les

œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez dans Shaftsbury le chapitre des moralistes, vous y verrez ces paroles.

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes „ des défauts de la nature. Comment est-elle „ sortie si impuissante & si défectueuse des „ mains d'un être parfait? mais je nie qu'elle „ soit défectueuse... sa beauté résulte des con-„ trariétés, & la concorde universelle naît „ d'un combat perpétuel.... Il faut que cha-„ que être soit immolé à d'autres; les végé-„ taux aux animaux, les animaux à la terre.... „ & les loix du pouvoir central & de la gravi-„ tation, qui donnent aux corps célestes leur „ poids & leur mouvement, ne seront point „ dérangés pour l'amour d'un chétif animal, „ qui tout protégé qu'il est par ces mêmes „ loix, sera bientôt par elles réduit en pous-„ siére."

Bolingbroke, Shaftsbury, & Pope, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres: leur *tout est bien*, ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables; qui ne le sçait pas? vous ne nous aprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hom-

mes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les Diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est une méchanique admirable, des sucs pierreux passent petit à petit dans mon sang, ils se filtrent dans les reins, passent par les urêtres, se déposent dans ma vessie, s'y assemblent par une excellente attraction Newtonnienne; le caillou se forme, se grossit, je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, saisit ma pierre avec ses pincettes, elle se brise sous ses efforts par un méchanisme nécessaire ; & par le même méchanisme je meurs dans des tourments affreux ; *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans sa quatriéme épitre sur le tout est bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de

toutes les souffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appellez santé générale ; mais Shaftsbury & Bolingbroke se moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il est clair que leur systême sappe la religion chrêtienne par ses fondements, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce systême a été approuvé depuis peu par plusieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce systême est consolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de savon, ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avouë, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ses loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avoüer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les larmes, pourvû qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſibles conſole, elle eſt déſeſpérante pour les philoſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui joüent avec leurs chaines. Pour le peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une riviére dans un réſervoir; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême; auſſi ne ſçavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les chapitres de métaphyſique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, Cela n'eſt pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Elles sont partout, pauvre docteur. Veux-tu sçavoir comment ton bras & ton pied obéïssent à ta volonté, & comment ton foye n'y obéït pas? cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du temps pour me répondre; qu'est-ce que la matière? tes pareils ont écrit dix mille volumes sur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance: les enfans les connoissent comme toi: mais cette substance, quest-ce au fond? & qu'est-ce que tu as nommé *esprit*, du mot latin qui veut dire *soufle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & dis moi comment il se relève pour produire un tüyau chargé d'un épi. Aprends moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une chataigne à l'arbre voisin; je pourais te faire un in-folio de questions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *Je n'en sais rien.*

Et cependant tu as pris tes degrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'est aussi, & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécile, revêtu d'un petit emploi, dans une petite ville,

croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La devise de Montagne était, *Que sai-je?* & la tienne est, *Que ne sai-je pas?*

CARACTERE.

Du mot grec *impression, gravure.* C'est ce que la nature a gravé dans nous; pouvons-nous l'effacer? grande question. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractere que m'a donné la nature? Un homme né violent, emporté, se présente devant François premier roi de France pour se plaindre d'un passe-droit; le visage du Prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté; mais si François premier se connaît en phisionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lévres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de le paraître. Cet homme le suit à Pavie, est

pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid; la Majeſté de François premier ne fait plus ſur lui la même impreſſion; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoye promener le roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-quint était né pétulant, opiniatre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère ſemble adouci dans les épreuves de ſon noviciat. Commence-t-il à jouïr de quelque crédit dans ſon ordre? il s'emporte contre un gardien & l'aſſomme à coups de poings: eſt-il inquiſiteur à Veniſe? il exerce ſa charge avec inſolence: le voilà cardinal, il eſt poſſédé *dell-rabbia papale:* cette rage l'emporte ſur ſon naturel; il enſevelit dans l'obſcurité ſa perſonne & ſon caractère; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit pape, ce moment rend au reſſort, que la politique avait plié, toute ſon élaſticité longtemps retenue; il eſt le plus fier & le plus deſpotique des ſouverains.

Naturam expellas furca tamen ipſa redibit.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi-ſeptier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'age affaiblit le caractère, c'eſt un arbre qui

ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils ſont toujours de même nature; il ſe couvre de nœuds & de mouſſe, il devient vermoulu, mais il eſt toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer ſon caractère, on s'en donnerait un, on ſerait le maître de la nature. Peut-on ſe donner quelque choſe? ne recevons-nous pas tout? Eſſayez d'animer l'indolent d'une activité ſuivie, de glacer par l'apatie, l'ame bouillante de l'impétueux, d'inſpirer du gout pour la muſique & pour la poëſie à celui qui manque de gout & d'oreilles; vous n'y parviendrez pas plus que ſi vous entrepreniez de donner la vüe à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous; mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'aplaudira-t-il de ſon œconomie? Ce campagnard, c'eſt toi-même; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne?

CERTAIN, CERTITUDE.

Quel âge a votre ami Christophe? Vingt-huit ans; j'ai vû son contract de mariage, son extrait baptistaire, je le connais dès son enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sur de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'aprends qu'on a antidaté par des raisons secrettes, & par un manège singulier, l'extrait baptistaire de Christophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en sçavent encor rien; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le temps de Copernic, Le soleil est-il levé? s'est-il couché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu, Nous en avons une certitude entière; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les sortilèges, les divinations, les obsessions, ont été longtemps la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choses, qui en ont été certains! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver; il n'en est encor qu'à la définition des triangles; N'êtes

vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits? il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées ſont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'éxiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt-il auſſi certain qu'une vérité géométrique? Oui. Pourquoi? C'eſt que ces vérités ſont prouvées par le même principe qu'une choſe ne peut être, & n'être pas en même temps. Je ne peux en même temps exiſter & n'exiſter pas, ſentir, & ne ſentir pas. Un triangle ne peut en même temps avoir cent quatre-vingt degrés, qui ſont la ſomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyſique de mon exiſtence, de mon ſentiment, & la certitude mathématique ſont donc de même valeur, quoiqu'elles ſoient d'un genre différent.

Il n'en eſt pas de même de la certitude fondée ſur les apparences, ou ſur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin exiſte? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin? des gens de diffé-

rents pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemmnent les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé, dans le Dictionnaire Enciclopédique, une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoi, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (*)

(*) Voyez l'article *certitude*, Dictionnaire Enciclopédique.

CHAINE DES ÉVÉNEMENTS.

Il y a longtemps qu'on a prétendu que tous les événements sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'est le destin qui dans Homère est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquît, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; son corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses états; ce nouvel ordre devait influer sur les royaumes voisins; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie: ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers: or il n'était pas possible que l'univers actuel

n'existât pas, donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce systême de la nécessité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, sous le nom de raison suffisante ; il est pourtant fort ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Mad^e^. Marlborough, & de Mad^e^. Masham, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine Anne avec Louïs XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. sur le trône d'Espagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile sur la maison d'Autriche ; le Prince Espagnol qui est aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment son Royaume à Milady Masham, & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la duchesse de Marlborough avait été plus complaisante envers la reine d'Angleterre ; son existence à Naples dépendait d'une sotise de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les situations de tous les peuples de l'univers, elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un

vent qui soufle du fond de l'Afrique & des mers australes, amène une partie de l'atmosphère africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du nord à son tour envoye nos vapeurs chez les négres; nous faisons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à son tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons nous: tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abime de l'éternité; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siècles. Tous les événements sont produits les uns par les autres, je l'avoüe; si le passé est accouché du présent, le présent accouche du futur; tout a des pères, mais tout n'a pas toujours des enfants. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique; chaque maison remonte, comme on sait, à Adam, mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événements de ce monde. Il est incontestable que les ha-

bitans des Gaules & de l'Espagne descendent de Gomer ; & les Russes de Magog son frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! sur ce pied là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les soixante mille Russes qui sont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les soixante mille Français qui sont vers Francfort ; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucase, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur la résolution prise par l'Impératrice de Russie Elisabeth, d'envoyer une armée au secours de l'Impératrice des Romains Marie Thérese. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'aperçois pas le raport que cette importante affaire peut avoir avec celle du grand Mogol.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, sont anéantis ; le mouvement se perd & se répare ; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Russie & en Prusse. Donc, les événements présents ne sont pas les enfans de tous les événements

ments passés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encor une fois, tout être a son père, mais tout être n'a pas des enfans: nous en dirons peut être davantage quand nous parlerons de la destinée.

CHAINE DES ETRES CRÉÉS.

La première fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'être suprême, cette échelle me frapa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuiaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute, à la matière organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revétus d'un petit corps aërien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différents de ces substances, qui de beautés en perfections s'élévent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevêques, des Evêques; après quoi

viennent les curés, les Vicaires, les simples prêtres, les diacres, les sous-diacres, puis paraissent les moines, & la marche est fermée par les capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses plus parfaites créatures, qu'entre le saint père & le doyen du sacré collége : ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'être suprême, ne peut devenir Dieu ; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendüe n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux ; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion ; ces deux espéces ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart : où donc est la chaîne ?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il est très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté, ainsi que les blancs, les nègres, les Caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses ; les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébéne, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme ? n'est il pas aisé d'imaginer

un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos figures & qui nous servirait? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres?

Par delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendüe chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Venus, elle est environ aussi grosse que la terre. De là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que

Jupiter. Où eſt la gradation prêtendüe.

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que Newton a découverte; c'eſt elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il eſt venu dans l'Iſle des Caſſiderides, où de votre temps les hommes allaient tout nuds, un philoſophe qui a enſeigné à la terre des vérités auſſi grandes que vos imaginations étaient puériles.

LE CIEL DES ANCIENS.

Si un ver à ſoye donnait le nom de ciel au petit duvet qui entoure ſa coque, il raiſonnerait auſſi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de ciel à l'atmoſphère, qui eſt, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ſes mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui ſortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux deſcendent toujours dans des nuages d'or chez Ho-

mère ; c'eſt de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui aſſis ſur une nuée ; mais comme il était bien juſte que le maître des dieux fût plus à ſon aiſe que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiſeaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugèrent que les dieux pouvaient avoir une citadelle auſſi, & la placèrent en Theſſalie ſur le mont Olimpe, dont le ſommet eſt quelquefois caché dans les nuës, de ſorte que leur palais etait de plain pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui ſemblent attachées à la voute bleüe de notre atmoſphère, devinrent enſuite les demeures des dieux; ſept d'entr'eux eurent chacun leur planète, les autres logèrent où ils purent; le conſeil général des dieux ſe tenait dans une grande ſalle, à laquelle on allait par la voye lactée ; car il fallait bien que les dieux euſſent une ſalle en l'air, puis que les hommes avaient des hôtels-de-ville ſur la terre.

Quand les titans, eſpèce d'animaux entre les dieux & les hommes, déclarèrent une guerre aſſez juſte à ces dieux là, pour reclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes ſur les autres, comptant que c'en était bien aſſez pour

ſe rendre maîtres du ciel, & du château de l'Olimpe.

Neve foret terris ſecurior arduus æther ;
Affectaſſe ferunt regnum cæleſte gigantes,
Altaque congeſtos ſtruxiſſe ad ſidera montes.

Cette phyſique d'enfans & de vieilles, était prodigieuſement ancienne ; cependant il eſt très-ſûr que les Caldéens avaient des idées auſſi ſaines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le ſoleil au centre de notre monde planétaire, à peu près à la diſtance de notre globe que nous avons reconnüe ; ils faiſaient tourner la terre, & toutes les planètes autour de cet aſtre ; c'eſt ce que nous apprend Ariſtarque de Samos : c'eſt le véritable ſyſtême du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les philoſophes gardaient le ſecret pour eux, afin d'être plus reſpectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas perſécutés.

Le langage de l'erreur eſt ſi familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'eſpace de la terre à la lune, du nom de ciel ; nous diſons, monter au ciel, comme nous diſons que le ſoleil tourne, quoiqu'on ſache bien qu'il ne tourne pas ; nous ſommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place ſon ciel dans la planète voiſine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allée l'ame de Sarpedon, & où était celle

d'Hercule, Homère eût été bien embarassé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle sûreté avoit-on que l'ame aërienne d'Hercule se fût trouvée plus à son aise dans Vénus, dans Saturne, que sur notre globe? Aurait-elle été dans le soleil? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaise. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel? ils n'en sçavaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la terre*; c'est comme si on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuse de globes qui roulent dans l'espace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter; mais on ne monte point d'un globe à un autre; les globes célestes sont tantôt au-dessus de notre horison, tantôt au-dessous. Ainsi, supposons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans sa planète quand cette planète était couchée, la déesse Venus ne montait point alors par rapport à notre horison; elle descendait, & on devait dire en ce cas *descendre au ciel*. Mais les anciens n'y entendaient pas tant de finesse; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires sur tout ce qui tenait à la physique. On a fait des volumes immenses pour sçavoir ce qu'ils pensaient sur bien des questions de cette sorte. Quatre mots auraient suffi, *ils ne pensaient pas*.

Il faut toujours en excepter un petit nombre de sages, mais ils sont venus tard; peu ont

expliqué leurs pensées, & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court chemin.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïse un grand physicien; un autre avait auparavant concilié Moïse avéc Descartes, & avait imprimé le Cartesius Mozaizans; selon lui, Moïse avait inventé le premier les tourbillons & la matière subtile; mais on sait assez que Dieu qui fit de Moïse un grand législateur, un grand prophête, ne voulut point du tout en faire un professeur de physique; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du systême des Hébreux; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un systême; il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en était inconnu; leur seule science était le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le second le firmament, où étaient attachées les étoiles; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échapèrent de ce réservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au tems du déluge.

Au dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisiéme ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une

espèce de demi-voûte, qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas, c'était comme le dit le Baron de Feneste, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres peuples. La plûpart des nations, excepté l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme solide; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers; de là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes *d'absurdité*, & Lactance dit expressément, *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds? &c.*

St. Chrisostome s'écrie dans sa quatorziéme homélie, *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire?*

Lactance dit encor au Liv. III. de ses institutions, *Je pourais vous prouver par beaucoup d'arguments qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du spectacle de la nature pourra dire à Mr. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrisostome étaient de grands phi-

losophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint, d'être un bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel, mais on avoûera qu'on ne sçait pas dans quelle partie du ciel précisément.

CIRCONCISION.

Lors qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plûpart de nos voyageurs. Aussi n'exige t'il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un Dauphin, & de l'oracle consulté pour sçavoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortüe dans un pot couvert; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi, & de cent autres fables propres à amuser des enfans & à être compilées par des rhéteurs, mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a éxaminées; de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte, j'en juge par moi-même plutôt que par oui dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des*

anciennes coutumes de Colcos en Egypte.

Ces habitans des bords du pont Euxin prétendaient être une colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais non seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout temps, car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon, & de Pathenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas longtemps qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte; c'est par là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux nations, je ne sçaurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre nation bien moins puissante, moins commerçante,

moins guerrière, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun peuple?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres?

Clément d'Aléxandrie rapporte que Pithagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avoüent qu'ils demeurèrent pendant deux cents cinq ans en Egypte; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de temps; il est donc clair que pendant ces deux cents cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & se furent enfuis dans le désert avec leur proye, selon leur propre témoignage? Un maître adoptera t-il la principale marque de la religion de son esclave voleur & fugitif? cela n'est pas dans la nature humaine.

Il est dit dans le livre de Josué, que les Juifs furent circoncis dans le désert. *Je vous*

ai délivrés de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens. Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois nations ? comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce ? n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage ?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis longtemps un royaume florissant, gouverné par un puissant Roi, rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la Circoncision ne fût dès long-temps en usage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la Circoncision d'Abraham n'eut point de suite ; sa postérité ne fut circoncise que du temps de Josué.

Or avant Josué, les Israëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens ; ils les imitèrent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeunes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres : l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hisope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'usages de

ses anciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique Egyptienne, les Rabbins conviennent même que le mot d'Azazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la Circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu, qui a sanctifié le baptême si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la Circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déja remarqué qu'il est le maître d'attacher ses graces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que sous Josué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours; les Arabes y ont aussi toujours été fidèles, mais les Egyptiens, qui dans les premiers temps circoncisaient les garçons & les filles, cessérent avec le temps de faire aux filles cette opération, & enfin la restreignirent aux prêtres, aux astrologues, & aux prophêtes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la Circoncision.

Les auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un si profond mépris, qu'ils les appellent, *Curtus Appella*, par dérision, *Credat Judæus Apella*, *Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une

autre raiſon, parce que le Mahométiſme adopta l'ancienne Circonciſion de l'Arabie.

C'eſt cette Circonciſion Arabe qui a paſſé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avoüer que cette cérémonie de la Circonciſion paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout temps les prêtres de l'orient ſe conſacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre ſur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déeſſe Iſis s'imprimaient des caractères ſur le poignet, & ſur le cou. Les prêtres de Cibéle ſe rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui revéraient l'inſtrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs proceſſions, imaginèrent d'offrir à Iſis & Oſiris, par qui tout s'engendrait ſur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain ſe perpétuât. Les anciennes mœurs orientales ſont ſi prodigieuſement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Pariſien eſt tout ſurpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un teſticule. Les Hottentots ſont peut-être ſurpris que les Pariſiens en gardent deux.

CORPS.

De même que nous ne ſçavons ce que c'eſt qu'un eſprit, nous ignorons ce que c'eſt qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel eſt ce ſujet en qui ces propriétés réſident ? il n'y a que des corps, diſaient Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, diſaient les diſciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, eſt le dernier, qui par cent ſophiſmes captieux a prétendu prouver que les corps n'exiſtent pas ; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités ſont dans vos ſenſations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était aſſez connuë ; mais de là il paſſe à l'étenduë, à la ſolidité qui ſont des eſſences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étenduë dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'eſt pas verd en effet ; cette ſenſation du verd n'eſt qu'en vous, donc cette ſenſation de l'étenduë n'eſt auſſi qu'en vous. Et après avoir ainſi détruit l'étenduë, il conclut que la ſolidité qui y eſt attachée tombe d'elle-même ; & qu'ainſi il n'y a rien au monde que nos idées. De ſorte que, ſelon ce docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne ſont dans le fonds que dix mille appréhenſions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule ; il croit montrer qu'il n'y a point d'étenduë, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étenduë, cette étenduë n'existe pas ; donc il n'y a rien ; il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire, De quelque étenduë qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étenduë & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, & des odeurs &c. Il est clair que ce sont en nous des sentiments excités par la configuration des parties ; mais l'étenduë n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud ; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus ; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle ; mais ce bois, cet air, cette rose, sont étendus sans moi. Le paradoxe de Berklay ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il est bon de sçavoir ce qui l'avait entrainé dans ce paradoxe. J'eus, il y a longtemps, quelques conversations avec lui ; il me dit que l'origine de son opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet qui reçoit l'étenduë. Et en effet, il triomphe dans son livre, quand il demande à Hilas ce que

c'est que ce sujet, ce *substratum*, cette substance ? C'est le corps étendu, répond Hilas ; alors l'Evêque, sous le nom de Philonoüs, se moque de lui ; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étenduë est le sujet de l'étenduë, & qu'il a dit une sotise, demeure tout confus, & avoüe qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps ; que le monde matériel n'existe pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire seulement à Hilas, Nous ne sçavons rien sur le fonds de ce sujet, de cette substance étenduë, solide, divisible, mobile, figurée &c. je ne la connais pas plus que le sujet pensant, sentant & voulant ; mais ce sujet n'en existe pas moins, puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous sommes tous comme la plûpart des dames de Paris ; elles font grande chère sans sçavoir ce qui entre dans les ragoûts ; de même nous jouissons des corps, sans sçavoir ce qui les compose. De quoi est fait le corps ? de parties, & ces parties se résolvent en d'autres parties. Que sont ces dernières parties ? Toujours des corps ; vous divisez sans cesse, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédiens, dont aucun n'est un tableau, & une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont

pas corps ; & cela s'appelle des monades. Ce systême ne laisse pas d'avoir son bon ; & s'il était révélé, je le croirais très-possible ; tous ces petits êtres feraient des points mathématiques, des espèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métempsicose continuelle ; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce systême en vaut bien un autre ; je l'aime bien autant que la déclinaison des atômes, les formes substantielles, la grace versatile, & les vampires de Dom Calmet.

DE LA CHINE.

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point ; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes ; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois, c'est un zèle très-louable ; mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur persuader qu'ils sont nouveaux nobles, comme les sécrétaires du Roi, & les accuser d'être idolâtres, parce

qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois statuës de connétables, pour lesquelles on aurait un profond respect?

Le célèbre Wolf, professeur de mathématique dans l'université de Halle, prononça un jour un très-bon discours, à la louange de la philosophie Chinoise; il loüa cette ancienne espèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raisonnement; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette justice aux empereurs de la Chine, aux Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut sçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de Théologie nommé Lange, qui n'attirait personne; cet homme au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philosophes de Pékin, donc Wolf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de Lange, soutenu d'une cabale & d'un pro-

tecteur ; fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dilème en forme au mathématicien ; ce dilème lui donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir ; sa retraite ôta au Roi deux ou trois cents mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume, par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'occident, de disputer avec acharnement & avec des torrents d'injures, pour sçavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fohi empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans avant notre être vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avisassent de se quereller à Dublin pour sçavoir quel fut au douziéme siècle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui ; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en raporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en est de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine ; il faut s'en raporter aux tribunaux du pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze Princes qui régnèrent avant Fohi, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix

y régnaient. Maintenant, je vous demande si une nation assemblée, qui a des loix & des princes, ne suppose pas une prodigieuse antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaisant calcul. Le Jésuite Pétau, par une belle suputation, donne à la terre 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'ose lui en suposer à présent. Les Cumberlands & les Whistons ont fait des calculs aussi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à consulter les régistres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient apris combien peu le genre humain se multiplie, & qu'il diminue très-souvent, au lieu d'augmenter.

Laissons donc, nous qui sommes d'hier, nous descendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées sauvages, laissons les Chinois & les Indiens jouïr en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Cessons surtout d'apeller idolâtres l'empereur de la Chine, & le Soubab de Dékan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la constitution de leur empire est à la vérité la meilleure qui soit au monde, la seule qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les mandarins ne donnent force

coups de bâtons à leurs enfans); la seule dans laquelle un gouverneur de Province soit puni, quand en sortant de charge il n'a pas eu les aclamations du peuple; la seule qui ait institué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix se bornent à punir le crime; la seule qui ait fait adopter ses loix à ses vainqueurs, tandis que nous sommes encor sujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avoüer que le petit peuple gouverné par des bonzes, est aussi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainsi que chez nous; que dans les sciences, les Chinois sont encor au terme où nous étions il y a deux cents ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux talismans, à l'astrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-temps.

Avoüons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre, & de toutes les expériences de Torricellis, & d'Otogueric, tout comme nous le fûmes lors que nous vimes ces amusements de physique pour la premiére fois; ajoutons que leurs médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorsque nous ne sçavions pas lire, ne sussent toutes

les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

CATECHISME CHINOIS,

OU

Entretien de Cu-su, *disciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois* Gnenvan, 417 *ans avant notre être vulgaire.*

Traduit en Latin par le Père Fouquet, *ci-devant ex-Jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, numero* 42759.

KOU.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me

semble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

C U-S U.

Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

K O U.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes!

C U-S U.

Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la lune.

K O U.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

C U-S U.

On dit une énorme sotise; (*) il n'y a point de ciel; chaque planète est entourée de son atmosphère, comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas

(*) Voyez l'article du *Ciel*.

de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel, c'est comme si nous disions, Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils, & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de millias d'univers, parmi lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre foible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendüe.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatrième ciel, & avoit paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux

enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle est à quinze cens mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet : ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier ? Qui fait des loix, sinon un législateur ? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel ?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment est-il fait ?

CU-SU.

Mon Prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le Roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre, tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il est, mais je ne sçais ce qu'il est.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi ; & ce qui me plait en vous, c'est que vous ne prétendez pas sçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc partout ? il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même.

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je serais donc moi-même une partie de la divinité ?

CU-SU.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumiére ; est-il lumiére cependant lui-même ? ce n'est que du sable, & rien de plus ; tout est en Dieu, sans doute ; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'est pas comme

l'empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoye ses ordres par des Kolao. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace, & tous ses ouvrages, & puis qu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance & sans honte devant l'Etre suprême?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Mais la secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juste, ni injuste, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni santé, ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est

aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres ; est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre? de sécourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir: je déteste la secte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu? qui pourra poser surement les bornes qui séparent le bien & le mal? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner?

CU-SU.

Celles de Confutzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu, traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais, que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? qu'y gagnerai-je? cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi Dieu qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux; non seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, Cu-ſu. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente, & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourait être cette partie incompréhenſible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille reſtera-t-il quand l'abeille ne ſera plus? La végétation de cette plante ſubſiſte-t-elle quand la plante eſt déracinée? La végétation n'eſt-elle pas un mot dont on ſe ſert pour ſignifier la maniére inexplicable dont l'être ſuprême a voulu que la plante tirât les ſucs de la terre? L'ame eſt de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obſcurément les reſſorts de notre vie. Tous les animaux ſe meuvent, & cette puiſſance de ſe mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être diſtinct qui ſoit cette force. Nous avons des paſſions, cette mémoire, cette raiſon, ne ſont pas ſans doute des choſes à part, ce ne ſont pas des êtres exiſtants dans nous, ce ne ſont pas de petites perſonnes qui ayent une exiſtence particuliére; ce ſont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui ſignifie notre mémoire, notre raiſon, nos paſſions, n'eſt donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la na-

nature? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme? c'est Dieu.

Si l'ame (*) humaine était une petite personne renfermée dans notre corps qui en dirigeât les mouvements & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus, qui serait cette ame que

(*) Voyez l'article *Ame*.

vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avouë, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens ; cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

C U - S U.

Vous raiſonnez de bonne foi ; & ce ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'être ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes ; il eſt dur d'être anéanti ; eſpérez de vivre. Vous ſçavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſçavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort ? oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame ? non ſans doute ; & ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très-vraiſemblable que vous en avez une ? pourriez-vous rejetter un ſyſtême ſi beau & ſi néceſſaire au genre humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

K O U.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il eſt partout, qu'il pénétre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il eſt dans toutes les par-

ties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par Dieu même? à quoi me ſervirait cette ame? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous; nous en avons quand nous ſommes endormis; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

C U - S U.

Eh bien, ſi Dieu même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce Dieu qui eſt en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre ſyſtême vous avez une volonté; vous êtes libre; c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; ſervez vous de ce pouvoir pour ſervir ce Dieu qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre: n'eſt-il pas vrai que Dieu eſt la ſouveraine juſtice?

K O U.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême) je voudrais moi agir avec équité.

C U-S U.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même êtes tenu de faire? Vous sçavez qu'il est, & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un systême plus raisonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain?

K O U.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême ? Vous sçavez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle : il ont leurs cinq livres, comme nous

avons nos cinq King; j'en ai lu la traduction; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtiments dans une autre vie.

C U - S U.

Si cette idée n'est pas encor dévelopée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egyptiens, les indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède aprouvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? Dieu vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même.

K O U.

Mais comment pourai-je être récompensé, ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la

rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

C U-S U.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tirannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne; pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme?

K O U.

Eh bien soit, je me rends; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de Dieu m'embarasse.

QUATRIEME ENTRETIEN.

C U-S U.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs Chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'être suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année;

vous êtes roi & pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil, & sécher la Lune: ce galimatias sera-t-il agréable à l'être suprême, utile à mes sujets & à moi-même?

Je ne peux surtout souffrir la démence des sectes qui nous environnent: d'un côté je vois Laotzé que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il nâquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait surtout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par

les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des aliments les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplait, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse? Vous sçavez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

C U - S U.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un Prince n'a pas le

droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous sçavez ce qui arriva à Daon, sixiéme roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans?

KOU.

Non, je n'en sçais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois apris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queüe. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour sçavoir si le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant

ſur la queüe. Eſt-ce là votre Dieu? dit-il aux Docteurs, Oui, ſire, lui répondirent-ils, car il a un croiſſant ſur la queüe. Le roi commanda qu'on ouvrit le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'eſt pas là votre Dieu, puiſqu'il eſt laité; & le brochet fut mangé par le roi & par ſes ſatrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs adverſaires.

On envoya chercher auſſi-tôt les docteurs du parti contraire: on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croiſſant ſur la queüe; ils aſſurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également ſots, & n'ayant pas déjeuné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur diner; ils en mangèrent goulument, ſoit œuvés, ſoit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi Daon; & les citoyens depuis ce temps firent ſervir à leur diner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la première occaſion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (ſans faire violence à perſonne) qu'on adore des Fo, & des brochets.

Je ſçais que dans le Pégu & dans le Ton-

quin il y a de petits dieux & de petits Talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir; c'est-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur! L'être éternel ne serait-il que le Dieu de l'ile Formose ou de l'ile Borneo? Abandonnerait-il le reste de l'univers? Mon cher Cu-su, il est le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand empereur Hiao.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi?

KOU.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U-S U.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embelliſez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éléverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont là autant de devoirs.

C U-S U.

Vous penſez en véritable roi; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes?

K O U.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cents femmes, & des ſept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me parait ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encor fait met-

tre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien sçavoir si le Chang-ti se plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encor très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point ; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une singulière façon de servir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit Lama nommé *Stelca isant Erepi*, soulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourait* ; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les Lamas & bonzes, & Lamesses & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre ; ils en seront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Lou.

CU-SU.

Oh ! le bon prince que nous aurons là ! Vous me faites pleurer de joye. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets ; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

KOU.

J'en ai déja, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts, je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Erueil, & même que les sachets du grand Hanoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez vous en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre, & puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ses ennemis! Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre.

J'ai fait l'aprentissage de la guerre sous le prince de Décon contre le prince du Vis-Brunk : dès qu'un de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère, nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C U - S U.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinents pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraye vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils sçavent lire & écrire, & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

SIXIEME ENTRETIEN.

C U - S U.

Je ne vous répeterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui,

qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle? nommez la vite, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'est l'hospitalité, cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui

quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime !

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croyent au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soye.

KOU.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre ; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu ; cela peut dégouter de la politesse.

CU-SU.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en

ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſiéme.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'occident pouraient-ils oppoſer à une morale ſi pure? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les ſages des ſiècles antérieurs ont écrit ſur l'humilité; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez.

CU-SU.

J'obéïrai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſçait davantage que ſon malade en dé-

lire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avoüer qu'il eſt plus ſçavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire acroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophêtes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la Lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécile & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule Province : c'eſt un blaſphême. Quoi ? la lumiére du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumiére de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle ſotiſe ! La divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

C U - S U.

O sage Kou ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même; vous serez un digne Prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATECHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonois ne sçavaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Canusi qui sont les grands cuisiniers de notre isle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne

nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme: mais il faut avoüer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos Canuſi, autrement Pauxcoſpie; c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoüé le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaiſante manie; il croyait avoir toujours raiſon; notre Daïri & nos Caniſi voulurent avoir du moins raiſon quelque-fois. Le grand Lama trouva cette prétention abſurde, nos Caniſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiècles. Nos Canuſi voulaient en vain avoir raiſon; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables.

Aussi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouïr d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de diner? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien longtemps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'aprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſçavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guères avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a enſuite les Piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un temps conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres Canuſi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine patiſſerie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reſte, tout

le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus sçavants que ceux des Pispates. Personne n'a plus aprofondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des Canusi, qu'on appelle communément Pauxcospie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batistanes, ni des autres ; mais les Quekars méritent une attention particuliére. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là ; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandiére ? il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb ; ainsi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait son prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénésie ; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de

cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoüe que ſi je n'étais pas Canuſi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avoüerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle Dieſtes; ceux là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plait, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque priére à Dieu avant ou après le diner, & même ſimplement avant le déjeuner, & que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de Terluh & de Vincal, & de Memnon &c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avoüent, que nos Canuſi ſont très-ſçavants en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoüe; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne hu-

meur, & il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du Roi des saucisses pour lesquelles le Roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent diner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverainement défendus, & punis sur le champ sans rémission, toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier Japonois, qui a écrit dans la langue sacrée, *Suti raho, cus flat, natis in usum lætitiæ sciphis pugnare tracum est* : ce qui veut dire, Le diner est fait pour une joye recueillie & honnête, & il ne faut pas se jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos Taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous

ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur Recina, fils de ce poëte Indien Recina, ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé la grace, & non les graces,

Le Japon où jadis brilla tant de lumiére,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumiére? que ſi on connait aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon païs n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions matématiques? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage?

Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poëtiques. (*).

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de son païs, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

(*) NB. *Cet Indien Recina sur la foi des rêveurs de son païs, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand Brama par une volonté toute particuliére enseignait lui-même la sausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragout avec la ferme volonté d'y réussir, & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence Japonoise,*

God never acts by partial will, but by general Laws.

CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

Eh bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne?

TEOTIME.

Oui ; on me donne une petite paroiſſe, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité ; je ne pourais certainement pas diriger ſoixante & dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une ; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui ſe ſont chargés de ces diſtricts immenſes. Je ne me ſens pas capable d'une telle adminiſtration ; un grand troupeau m'effraie, mais je pourai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié aſſez de juriſprudence pour empêcher, autant que je le pourai, mes pauvres paroiſſiens de ſe ruiner en procès. Je ſçais aſſez de médecine pour leur indiquer des remèdes ſimples quand ils ſeront malades. J'ai aſſez de connaiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'honnêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flate que je vivrai aſſez

heureux, & qu'on ne sera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femmes ? ce serait une grande consolation; il serait doux après avoir prôné, chanté, confessé, communié, batisé, enterré, de trouver dans son logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation serait utile à l'état. Je vous plains vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

TEOTIME.

L'église Grecque a grand soin d'encourager les Curés au mariage; l'église Anglicane & les protestants ont la même sagesse; l'église Latine a une sagesse contraire; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux loix présentes; il en coute beaucoup, je le sçais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes sçavant, & vous avez une élo-

quence sage ; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse; Dieu me préserve d'aprofondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on résiste, la suffisante qui ne suffit pas; d'examiner si les anges qui mangèrent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger; il y a mille choses que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être, mais je ne ferai point de théologiens, & je le serai le moins que je pourai.

ARISTON.

O le bon curé! Je veux acheter une maison de campagne dans votre paroisse. Dites-moi, je vous prie, comment vous en userez dans la confession?

TEOTIME.

La confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mistères; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients.

Il

Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, surtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sotises aux filles que tous les garçons d'un village ne pouraient leur en faire. Point de détails dans la confession; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'être suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous?

TEOTIME.

Non; il y a des rituels où l'on excommunie les sauterelles, les sorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Eglise aux sauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les sorciers, parce qu'il n'y a point de sorciers: & à l'égard des comédiens, comme ils sont pensionnés par le Roi, & autorisés par le magistrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du gout pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionément le Misantrope, Athalie & d'autres piéces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienséance. Le Seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces piéces, par de jeunes personnes qui ont du talent: ces représen-

tations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir ; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile ; je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction ; mais dans une loge grillée pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentiments, & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarasse. Comment ferez-vous pour empêcher les païsans de s'enyvrer les jours de fêtes ? c'est là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, fraper & être frapés, & quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine ; il le faut avouer, l'état perd plus de sujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourez-vous diminuer dans votre paroisse un abus si exécrable ?

TEOTIME.

Mon parti est pris; je leur permettrai, je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le service divin que je ferai de très-bonne heure. C'est l'oisiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne sont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps & à celle de l'ame: de plus, ce travail est nécessaire à l'état. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte est bien modéré; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'est donc trente fois cinq millions de piéces de dix sous que l'état perd en main d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainsi vous concilierez la prière & le travail; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous servirez Dieu & le prochain; mais dans les disputes ecclésiastiques, quel parti prendrez-vous?

TEOTIME.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu: on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon curé! le bon curé!

CATECHISME DU JARDINIER.

Ou entretien du Bacha Tuctan, & du Jardinier Karpos.

TUCTAN.

Eh bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... de quelle religion es-tu à présent?

KARPOS.

Ma foi, mon Bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*, on me faisait prier Dieu tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me deffendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Tou you*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au Touyou & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos forces; je ne sçais plus trop ce que je suis; j'aime Dieu

de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon Bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui mon Bacha, mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi celà? misérable!

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme: il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes Jardiniers; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle, ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton Bacha?

KARPOS.

Très-fidéle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton Papa Grec faisait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou patrou, & du Touyou, d'entrer dans son complot, n'aurais tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuserais tu d'obéïr à ton Papa Grec dans une occasion si belle ?

KARPOS.

C'est que je vous ai fait serment d'obéïssance, & que je sais bien que le Tou patrou n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN.

J'en suis bien aise : mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chassaient, me serais-tu fidèle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourais-je vous être fidèle, puisque vous ne seriez plus mon Bacha ?

TUCTAN.

Et le serment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eſt-il pas vrai, (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort, car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ſerment. Pouriez vous éxiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien ? c'eſt comme ſi ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Ouï, à ma façon ils ſont en petit nombre, mais ils me ſuffiſent, & ſi j'en avais davantage ils m'embaraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon mari, bon père,

bon voisin, bon sujet, & bon jardinier; je ne vais pas au delà, & j'espère que Dieu me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île?

KARPOS.

Et comment voulez vous que je le sache? est-ce à moi à deviner comment Dieu en use avec les Bachas? C'est une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête Bacha que je suis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet! je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en sa sainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon Bacha.

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

Plusieurs savants ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Josephe aucune trace de Jesus-Christ, car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. Le père de Flavian Josephe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jesus. Josephe était de race sacerdotale, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jesus, & cet historien qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenüe, qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant, le meilleur écrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne

parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénomène éclatant, qui ne devait pas échaper à la connaissance d'un historien aussi éclairé que l'était Josephe. Il garde encor le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des justes qui ressuscitèrent.

Les savants ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'empire de Tibére, sous les yeux d'un gouverneur Romain, & d'une garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'empereur & au sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes ayent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres; ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines ayent été écrites par des mains profanes.

Les mêmes savants trouvent encor quelques difficultés dans l'histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jesus-Christ dit aux Scribes & aux Pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'histoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le temple avant la venüe du Messie, ni de son temps : mais on trouve dans l'histoire du siége de Jérusalem par Josephe, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du temple, par la faction des Zelotes. C'est au chap. 19. du livre 4. De-là ils soupçonnent que l'Evangile selon St. Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette espèce, s'évanouïssent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. Dieu voulut enveloper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance, sa vie & sa mort. Ses voyes sont en tout différentes des nôtres.

Les savants se sont aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jesus-Christ. St. Matthieu donne pour père à Joseph, Jacob; à Jacob, Matam; à Matam, Eléazar. St. Luc au contraire dit que Joseph était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Janno &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que Luc donne à Jésus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différents que Matthieu lui donne depuis le même Abraham. Et ils sont effarouchés que Matthieu en parlant de quarante-deux générations, n'en raporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encor des difficultés sur ce que

Jésus n'est point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élèvent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mistique. un sens allégorique: comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourissait point de cochons; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déja échauffés. Mais toutes ces critiques des savants sont confondües par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premiérement, Jésus nâquit sous la loi Mosaïque; il fut circoncis suivant cette loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révéla point le mystére de son incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient, mais il ne batiza jamais personne; il ne parla point des sept sacrements; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le St. Esprit procédait du père & du fils. Il ne

dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés ; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des temps, par ceux qui seraient éclairés des lumiéres du St. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères ; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte église établie par lui fît tout le reste.

Josephe, au chap. XII. de son histoire, parle d'un secte de Juifs rigoristes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils méprisent*, dit-il, *les maux de la terre ; ils triomphent des tourments par leur constance ; ils préferent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vû briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défenduës.*

Il parait que ce portrait tombe sur les Judaïtes, & non pas sur les Esséniens. Car voici les paroles de Josephe. *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entiérement différente des trois autres*, c. à. d. *des Saducéens, des Pharisiens & des Esséniens.* Il continuë & dit ; *Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice* ; le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoiqu'il en soit, on connut ces Judaïtes

avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une société différente des Esséniens & des Judaïtes ; ils ressemblaient aux Gymnosophistes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans l'entousiasme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte naquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les disciples de Jean Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les actes des apôtres (ch. 19.) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit, *Avez-vous reçu le St. Esprit ?* Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas seulement oüi dire qu'il y ait un St. Esprit.* Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *Le batême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de Jésus, sept sociétés ou sectes différentes chez les Juifs ; les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les disciples de Jean, & les disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Les fidèles eurent le nom de chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère

vulgaire; mais ils furent connus dans l'empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de frères, de saints ou de fidèles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencements, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs, ils travaillent tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la coûturiere Dorcas qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des actes des Apôtres.

Les fidèles se répandirent secrettement en Grèce, & quelques-uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; & comme on l'a déja remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais Tite son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au temps

où Paul essuia une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi Mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'apôtre Jaques proposa à l'apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser, *Prenez les avec vous*, lui dit Jaques (chap. 21. act. des apôt.) *purifiez vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.*

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'hérésie, & son procès criminel dura longtemps; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les rites Judaïques.

Il dit à Festus ces propres paroles (chapit. 25. des actes:) *Je n'ai péché ni contre la loi Juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jesus-Christ comme Juif, observateur de la loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'apôtre Paul, (ch. 2. Epit. aux Rom.) si vous observez la loi; mais si vous la violez votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il sera comme circoncis. Le vrai Juif est celui qui est Juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jésus-Christ dans ses épitres, il ne révêle point le mystère inéfable

ble de sa consubstantialité avec Dieu ; nous sommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. épit. aux Rom.) de la colére de Dieu, le don de Dieu s'est répandu sur nous, par la grace donnée à un seul homme qui est Jésus-Christ. — La mort a régné par le péché d'un seul homme, les justes régneront dans la vie par un seul homme qui est Jesus-Christ.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Christ. Et au chap. 16. A Dieu, qui est le seul sage, honneur & gloire par Jésus-Christ. — Vous êtes à Jésus-Christ, & Jésus-Christ à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3.)

Et, (1e. aux Cor. chap. 15. vs. 27. Tout lui est assujetti, en exceptant sans doute Dieu qui lui a assujetti toutes choses.

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'épitre aux Philippiens ; *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs, ayez les mêmes sentiments que Christ Jesus, qui étant dans l'empreinte de Dieu n'a point crû sa proye de s'égaler à Dieu.* Ce passage parait très-bien approfondi, & mis dans tout son jour, dans une lettre qui nous reste des Eglises de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loüe dans cette lettre la modestie de quelques fidéles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jésus-Christ, lequel étant empreint de*

Dieu, n'a pas crû sa proye la qualité d'égal à Dieu. Origène dit aussi dans son commentaire sur Jean; La grandeur de Jésus a plus éclaté quand il s'est humilié, *que s'il eût fait sa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait, *Croyez les autres supérieurs à vous; imitez Jésus qui n'a pas crû que c'était une proye, une usurpation, de s'égaler à Dieu?* Ce serait visiblement se contredire, ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, ce serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des apôtres fondait ainsi l'Eglise naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les apôtres Pierre, Jaques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la distinction des viandes; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres disciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais plusieurs Juifs chrétiens arrivés, St. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendües, & aux cérémonies de la Mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrêtiens ses compagnons; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai,* dit-il,

à sa face, parce qu'il était blâmable. (épître aux Galates chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa première homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients ; il dit que Pierre Céphas, étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'épitre à Jérôme, *qu'un aussi grand homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii.*

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très-probable que Pierre ne vint point à Rome. Les actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandües à Ro-

me, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéïsme par leurs frères Juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbath. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entiére entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siècle; cette séparation était ignorée du gouvernement Romain. Le sénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les grands & les philosophes, n'avaient nulle foi à ces mystères; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchainer paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connoissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avoüer que les priéres & les himnes qui nous sont restés de ces mystères, sont ce que le paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs gentils. Quelques philosophes de la secte de Platon devinrent chrétiens. C'est pourquoi les pères de l'église des trois premiers siècles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconsidéré de quelques-uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin l'un des premiers pères, d'avoir dit dans son commentaire sur Isaïe, que les saints jouïraient dans un règne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en laissa le soin aux anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir supposé des oracles des sibylles. Il prétendait que la sibylle Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jésus-Christ,

chacune dans leur ordre.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'église de faire les progrès que Dieu lui destinoit. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de la leur vint le titre de lucifugaces (selon Minutius Felix.) Philon les appelle Gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens, mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout d'un coup; les temps apostoliques furent différens des temps qui les suivirent. St. Paul dans sa 1e. aux Corinthiens nous aprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophêtes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent, & que si quelqu'un pendant ce temps-là avait une révélation, le prophête qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encor aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'Eglise excepté aux femmes; ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe, qui se célèbre au matin, était la Cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que

l'Eglise se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglements, & la prudence des pasteurs se conforma aux temps & aux lieux.

St. Jérome & Eusèbe raportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différents. Les surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques: les anciens de la société, Presbiteroi, les prêtres, les servans, ou diacres; les Pistoi, croyants, initiés; c'est-à-dire, les batizés, qui avaient part aux soupers des Agapes, & les Catécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertulien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siècles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catécumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène dans son traité contre Celse, avouë au nombre 133. qu'Antinoüs divinisé par l'empereur Adrian faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps

des possédés à la prononciation du seul nom de Jésus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jésus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser; car lorsque Jésus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent, il chasse les démons par la puissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jésus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir, ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (Joseph raporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les péres de l'église rendent témoignage à la magie. St. Jus-

lien avoüe dans son apologétique au livre 3, qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au Liv. 7. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Alexandrin, Tertulien, l'Evêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y à pas plus de magiciens que de démoniaques, mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire Romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples, surtout, les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des priviléges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célèbres martyrs, fut Ignace, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur Trajan lui-même, alors en

Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrêtiens. On ne sçait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martire rapporte qu'on lui trouva le nom de Jésus-Christ gravé sur le cœur, en caractères d'or; & c'est de là que les chrêtiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous à conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les évêques & les chrêtiens de ne point s'opposer à son martire; soit que dès-lors les chrêtiens fussent assez puissants pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encor très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinssent au devant de lui quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origène dans son livre trois contre Celse, dit, *On peut compter facilement les chrêtiens qui sont morts pour leur religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps, & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que

malgré ſes ennemis, il fit enſorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier ſiècle, 16. dans le ſecond, & 30. dans le troiſième; c. à. d. des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des pro-conſuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contr'eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de Denis d'Aléxandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un pro-conſul d'Egypte, ſous l'Empereur Valérien; le voici.

„ Denis, Fauſte, Maxime, Marcel, & Che-
„ rémon, ayant été introduits à l'audience, le
„ préfet Emilien leur a dit: Vous avez pû con-
„ naître par les entretiens que j'ai eus avec
„ vous, & par tout ce que je vous en ai écrit,
„ combien nos princes ont témoigné de bonté
„ à votre égard; je veux bien encor vous le
„ redire: ils font dépendre votre conſervation
„ & votre ſalut de vous-mêmes, & votre deſti-
„ née eſt entre vos mains: ils ne demandent
„ de vous qu'une ſeule choſe, que la raiſon
„ exige de toute perſonne raiſonnable, c'eſt
„ que vous adoriez les dieux protecteurs de
„ leur empire, & que vous abandonniez cet
„ autre culte ſi contraire à la nature & au bon
„ ſens.

„ Denis a répondu: Chacun n'a pas les mê„ mes dieux, & chacun adore ceux qu'il croit „ l'être véritablement.

„ Le préfet Emilien a repris: Je vois bien „ que vous êtes des ingrats, qui abusez des „ bontés que les empereurs ont pour vous. Eh „ bien, vous ne demeurerez pas davantage dans „ cette ville, & je vous envoye à Cephro dans „ le fond de la Lybie, ce sera là le lieu de „ votre bannissement, selon l'ordre que j'en „ ai reçu de nos empereurs: au reste, ne pen„ sez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire „ vos priéres dans ces lieux que vous nommez „ des cimetiéres, cela vous est absolument dé„ fendu, & je ne le permettrai à personne."

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languëdoc; nous avons même quelquefois fait pendre & roüer des ministres, ou prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendües aux catholiques Romains; & il y a eu des occasions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les loix romaines, Dieu inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. Dioclétien même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur; Dioclétien dont la première an-

née de règne est encor l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du christianisme, au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il souffrit même que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église, élevée vis-à-vis son palais. Enfin il épousa une chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage, mit en piéces l'édit de l'empereur, & de là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'empire Romain, sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un si grand nombre de martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion, par un mêlange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin Dom Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de St. Benoit sur Loire, ou d'un couvent de célestins de Pa-

ris, conforme à un manuscrit des feuillans, pour que cet acte soit autentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pû se passer de raporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu son pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Esclépiade le condamna à être brulé. Des Juifs présents à ce spectacle, se moquérent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laissait bruler, lui qui avait délivré Sidrac, Misac, & Abdenago de la fournaise; qu'aussi-tôt il s'éleva, dans le temps le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussi-tôt le jeune homme qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutora jamais) pour ne pas leur associer des histoires si

suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaître ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étaient remplies de chrétiens. Le César Constance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine, qui était chrétienne, c'est la mère de Constantin, connue sous le nom de Ste. Héléne; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92. quand il épousa la fille de Maximien Hercule; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

La divine providence prépara par des voyes qui semblent humaines le triomphe de son église. Constance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. Constantin eut la confiance de se faire élire à York par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat, & des armées, put prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues.

On ne peut dissimuler qu'il ne se rendît d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime raporte à ce sujet. Il dit que Constantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connoissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mistéres en Grèce. Cependant, les Tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pû trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encor moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flateurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Ozius Evêque de Cordoüe.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que catécumène, & réserva son batême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'église prit une forme auguste.

H

Il eſt à remarquer que dès l'an 314. avant que Conſtantin réſidât dans ſa nouvelle ville, ceux qui avaient perſécuté les chrêtiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrêtiens jettèrent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ſes parens; ils maſſacrèrent dans l'Egypte & dans la Paleſtine, les magiſtrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Chriſtianiſme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Theſſalonique, furent reconnües, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à ſouhaiter que les chrêtiens euſſent moins écouté l'eſprit de vengeance; mais Dieu qui punit ſelon ſa juſtice, voulut que les mains des chrêtiens fuſſent teintes du ſang de leurs perſécuteurs, ſitôt que ces chrêtiens furent en liberté d'agir.

Conſtantin convoqua, aſſembla dans Nicée, vis-à-vis de Conſtantinople, le premier concile œcuménique, auquel préſida Ozius. On y décida la grande queſtion qui agitait l'Egliſe, touchant la divinité de Jéſus-Chriſt: les uns ſe prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit au chap. 6. contre Celſe, *Nous préſentons nos prières à Dieu par Jéſus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature incréée, qui nous aporte la grâce de ſon père, & préſente nos prières au grand Dieu en qualité de notre pontife.* Ils s'appuyaient auſſi ſur pluſieurs paſſages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſurtout ſur ces paroles de Jéſus-Chriſt, *Mon père eſt plus grand que moi*; & ils regar-

daient Jésus comme le premier né de la création comme la plus pure émanation de l'être suprême, mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres qui étaient ortodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jésus, comme celui-ci : *Mon père & moi, nous sommes la même chose*; paroles que les adversaires interprétaient comme signifiant; *mon père & moi avons le même dessein, la même volonté; je n'ai point d'autres desirs que ceux de mon père.* Aléxandre, Evêque d'Alexandrie, & après lui Athanase, étaient à la tête des ortodoxes, & Eusèbe Evêque de Nicomédie avec dix-sept autres Evêques, le prêtre Arius, & plusieurs prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Aléxandre traita ses adversaires d'Antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St. Esprit décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 Evêques, contre dix-huit: *Jésus est fils unique de Dieu, engendré du pére, c. à. d. de la substance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au père; nous croyons aussi au St. Esprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les Evêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'Arius, au raport de deux patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en Arabe.

Arius fut éxilé par Constantin, mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappellé à Constantinople; mais St. Macaire pria Dieu si ardemmment de faire mourir Arius, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu éxauça sa priére. Arius mourut en allant à l'Eglise en 330. L'empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre Arien, & mourut entre les bras du chef des Ariens Eusèbe, Evêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les partisans d'Athanase & ceux d'Eusèbe se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'Arianisme fut long-temps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du pere, & qu'il est adoré & glorifié avec le père & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuviéme siécle que l'Eglise Latine statua par degrés que le St. Esprit procède du père & du fils.

En 431. le 3e. concile général tenu à Ephèse décida que Marie était véritablement mère de

Dieu, & que Jésus avait deux natures & une personne. Nestorius Evêque de Constantinople qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mère de Christ, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encor confirmées par le concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siécles suivants qui sont assez connus. Malheureusement, il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres, & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidèles, que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuviéme siècle : il permit encor qu'en occident il y eût 29 schismes sanglants pour la chaire de Rome.

Cependant l'Eglise Grecque presque toute entiére, & toute l'Eglise d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion Mahométane sur les ruines de la Chrêtienne ; l'église Romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cents ans de discorde, entre l'empire d'occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les Evêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination absolüe dans Rome & dans un pays de cent lieües. Ainsi Dieu éprouva son Eglise par les humiliations, par les troubles & par la splendeur.

Cette Eglise Latine perdit au seiziéme siècle

la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suede, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéïssance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres états perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans sa fleur des saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eut des milliers de catholiques Romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son ivroye au milieu du bon grain. Les chrêtiens formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrêtiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la

croix pour obtenir la permiſſion de vendre leurs denrées dans la priſon où on les renferme lorſqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion Catholique, Apoſtolique & Romaine fut proſcrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. Jéſuites n'avaient pas à la vérité reſſuſcité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enſeigner l'aſtronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuſes diſputes avec des Dominicains & d'autres, ſcandaliſèrent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la juſtice & la bonté même, fut aſſez aveugle pour ne plus permettre qu'on enſeignât notre ſainte religion, dans laquelle nos miſſionnaires ne s'accordaient pas. Il les chaſſa avec une bonté paternelle, leur fourniſſant des ſubſiſtances & des voitures juſqu'aux confins de ſon empire.

Toute l'Aſie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines non domptées, toutes les terres Auſtrales, qui ſont une cinquiéme partie du globe, ſont demeurées la proye du démon, pour vérifier cette ſainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés mais peu d'élus*; s'il y a environ ſeize cents millions d'hommes ſur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la ſainte Egliſe Romaine catholique univerſelle en poſſéde à peu près ſoixante millions, ce qui fait

plus de la vingt-sixiéme partie des habitans du monde connu.

CONVULSIONS.

On dansa vers l'an 1724. sur le cimetière de St. Médard; il s'y fit beaucoup de miracles: en voici un raporté dans une chanson de Mad. la duchesse du Maine;

Un décroteur à la royale
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulsions miraculeuses, comme on sçait, continuèrent jusqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetiére.

De par le roi défense à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jésuites, comme on le sçait encor, ne pouvant plus faire de tels mirales depuis que leur Xavier avait épuisé les graces de la compagnie à ressusciter neuf morts de compte fait, s'avisérent, pour balancer le crédit des Jansénistes, de faire graver une estampe de Jésus-Christ habillé en Jésuite. Un plaisant du parti

Janséniste, comme on le sçait encore, mit au bas de l'estampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Il vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les Jansénistes pour mieux prouver que jamais Jésus-Christ n'avait pu prendre l'habit de Jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirérent le monde à leur préau. Le conseiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla présenter au roi un recueil *in* 4°. de tous ces miracles, attestés par mille témoins ; il fut mis, comme de raison, dans un chateau, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime ; mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions, les miracles se perpétuèrent trente ans de suite, sans discontinuer. On faisait venir chez soi sœur Rose, sœur Illuminée, sœur Promise, sœur Confite ; elles se faisaient fouëtter, sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de buches sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elles brulassent ; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux théologien même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix ; tout cela pour convaincre le monde qu'une cer-

taine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver ſans tant de frais. Cependant, & Jéſuites & Janſéniſtes, ſe réunirent tous contre l'eſprit des loix, & contre .... & contre .... & contre .... & contre .... Et nous oſons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Nègres!

CRITIQUE.

Je ne prétends point parler ici de cette critique de Scoliaſtes, qui reſtitue mal un mot d'un ancien auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'hiſtoire & de la philoſophie ancienne. J'ai en vüe les critiques qui tiennent à la ſatyre.

Un amateur des lettres liſait un jour le Taſſe avec moi; il tomba ſur cette ſtance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della tartarea tromba,
Treman le ſpazioze atre caverne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne ſtridendo coſi dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piomba;
Ne ſi ſcoſſa giamai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Il lut enſuite au hazard pluſieurs ſtances de

cette force & de cette harmonie. Ah! c'est donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau apelle du clinquant? c'est donc ainsi qu'il veut rabaisser un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait seize cents ans auparavant; & qui eût lui-même rendu justice au Tasse?

Consolez vous, lui dis-je, prenons les opéras de Quinaut: nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi nous mettre en colère contre la critique; l'admirable poëme d'Armide se présenta, nous trouvames ces mots.

SIDONIE.

La haine est affreuse & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle assure un sort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible,
Mon cœur ne se peut plus calmer;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lumes toute la piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Tasse reçoit encor de nou-

veaux charmes par les mains de Quinaut; Eh bien, dis-je à mon ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'écrivain le plus méprisable; il persuada même à Louis XIV. que cet écrivain gracieux, touchant, patétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du musicien Lully. Je conçois cela très-aisément, me répondit mon ami; Boileau n'était pas jaloux du musicien, il l'était du poëte. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finissait en *aut*, dénigrait tantôt *Boursaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, selon qu'il était bien ou mal avec ces messieurs-là?

Mais pour ne pas laisser réfroidir votre zèle contre l'injustice, mettez seulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par où Perraut s'est immortalisé: cet habile homme était frère d'un académicien très-sçavant, avec qui Boileau avait eu quelque dispute; en voilà assez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en soupirant, La nature humaine est ainsi faite. Le Duc de Sully dans ses mémoires, trouve le Cardinal d'Ossat, & le Secretaire de Villeroi, de mauvais ministres; Louvois faisait ce qu'il pouvait pour ne pas estimer le grand Colbert; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je, c'est une sottise qui n'est guéres attachée qu'à la litterature, à la

chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'est Lamotte, qui a fait de très-belles stances.

Quelquefois au feu qui la charme
Resiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême
La prive du vice quelle aime,
Pour fuïr la honte qu'elle hait.
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honeur de passer pour chaste
La résout à l'être en effet.

En vain ce sévère stoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute voüée à la vertu;
Ce n'est point la vertu qu'il aime,
Mais son cœur yvre de lui-même
Voudrait usurper les autels;
Et par sa sagesse frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharsale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que se proposent les grands cœurs,
Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la victoire

N'eût consacré ces demi dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

Cet auteur, dit-il, était un sage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philosophie. S'il avait toujours écrit de pareilles stances, il serait le premier des poëtes liriques, cependant c'est lors qu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ses contemporains l'appellait

Certain oison gibier de basse-cour:

Il dit de Lamotte en un autre endroit;

De ses discours l'ennuïeuse beauté.

Il dit dans un autre:

...... Je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur les devait faire en prose,
Ces odes-là sentent bien le Quinaut.

Il le poursuit partout; il lui reproche partout la sécheresse, & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même censeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi? Lisez.

Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaine
Qui l'attache au bonheur d'autrui;
Tous les brillans qui l'embellissent,
Tous les talents qui l'annoblissent
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'eſt rien que le temps n'abſorbe, ne dévore,
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu differents des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureuſement déçüe,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçüe
En ſurvivance de la paix.

Dévoile à ma vüe empreſſée
Ces Déïtés d'adoption,
Synonymes de la penſée,
Symboles de l'abſtraction

N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame,
Le corps ſeul faſſe les fraix?

Il ne falait pas, dit alors mon judicieux amateur de lettres, il ne falait pas sans doute donner de si détestables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laisser jouir en paix son adversaire de son mérite, & conserver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? le *genus irritabile vatum*, est malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne songe qu'à s'amuser; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers, sur un siége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le lecteur ne s'embarasse pas si ces juges le méritent, ou non; si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il lit ces vers uniquement pour son plaisir; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage; s'ils lui déplaisent, il laisse là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétents de l'art, il est vrai, mais ces juges compétents sont presque toujours corrompus.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.

DESTIN.

De tous les livres qui sont parvenus jusqu'à nous, le plus ancien est Homère; c'est-là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros grossiers, des Dieux grossiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'est là qu'on trouve aussi les semences de la philosophie, & surtout l'idée du destin qui est maître des Dieux, comme les Dieux sont les maîtres du monde.

Jupiter veut en vain sauver Hector; il consulte les destinées; il pèse dans une balance les destins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit absolument être tué par le Grec; il ne peut s'y opposer; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, est obligé de l'abandonner. (*Iliade liv.* 22.) Ce n'est pas qu'Homère ne prodigue souvent dans son poëme, des idées toutes contraires, suivant le privilège de l'antiquité; mais enfin, il est le premier chez qui on trouve la notion du destin. Elle était donc très en vogue de son temps.

Les Pharisiens, chez le petit peuple Juif, n'adoptèrent le destin que plusieurs siècles après. Car ces Pharisiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très-nouveaux. Ils mêlèrent dans Aléxandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes

nes idées juives. St. Jérôme prétend même que leur secte n'est pas de beaucoup antérieure à nôtre ère vulgaire.

Les philosophes n'eurent jamais besoin ni d'Homère, ni des Pharisiens, pour se persuader que tout se fait par des loix immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire.

Ou le monde subsiste par sa propre nature, par ses loix physiques, ou un Etre suprême l'a formé selon ses loix suprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix sont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout est nécessaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un épagneul, ne peut être l'instinct d'une autruche; tout est arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un temps où il perd nécessairement ses dents, ses cheveux & ses idées.

Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas; il est aussi contradictoire que ce qui doit être, puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

Des imbéciles disent, Mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre; d'autres qui sont les capables disent, L'homme prudent fait lui-même son destin.

Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, loin de la faire; c'est le destin qui fait les prudents.

De profonds politiques assurent que si on avait assassiné Cromwel, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres parlementaires, huit jours avant qu'on coupât la tête à Charles I., ce roi aurait pû vivre encor & mourir dans son lit; ils ont raison; ils peuvent ajouter encor que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce monarque n'aurait pas péri sur un échafaud auprès de Whitehall, auprès de la salle blanche: mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le cardinal d'Ossat était sans doute plus prudent qu'un fou des petites maisons; mais n'est-il pas évident que les organes du sage d'Ossat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé? de même que les organes d'un renard sont différents de ceux d'une grüe & d'une alouette.

Ton médecin a sauvé ta tante; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de

la nature, il l'a suivi. Il est clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie, que le médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui prescrire les drogues qui l'ont guérie.

Un paysan croit qu'il a grêlé par hazard sur son champ, mais le philosophe sçait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impossible, dans la constitution de ce monde, qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reste. Il y a, disent-ils, des événemens nécessaires, & d'autres qui ne le sont pas; il serait plaisant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du destin est absurde & contraire à l'idée d'une providence éternelle; mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal, d'autres à ne point raisonner du tout, d'autres à persécuter ceux qui raisonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté? Je ne vous entends pas. Je ne sçais ce que c'est que cette liberté dont vous parlez; il

y a ſi lóngtemps que vous diſputez ſur ſa nature, qu'aſſurément vous ne la connaiſſez pas. Si vous voulez, ou plutôt, ſi vous pouvez examiner paiſiblement avec moi ce que c'eſt, paſſez à la lettre L.

DIEU.

Sous l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pié du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les frontiéres de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange; il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parents & ſes valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. Je ne ſuis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu es Scythe, & que tu n'és pas Grec. Ca, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le théologal; une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous! Il engagea bientôt une converſation avec le Scythe Dondindac; car le

théologal ſçavait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette converſation dans un manuſcrit conſervé dans la bibliothéque de Conſtantinople.

LOGOMACOS.

Voyons ſi tu ſçais ton catéchiſme? Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'être ſuprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouïs, & même des maux dans leſquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il ſçait mieux que nous ce qu'il nous faut; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voiſin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque ſottiſe. Reprenons les choſes de plus haut: Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC.

La nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne ſuffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompenſera ſi je fais bien, & qui me punira ſi je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela! Venons à l'eſſentiel. Dieu eſt-il infini *ſecundum quid*, ou ſelon l'eſſence ?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute! Dieu eſt-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu?

DONDINDAC.

Je n'en ſçais rien. -- Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme préſent? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matiére puiſſe être éternelle?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toûjours mon maître; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre; je ne veux point être philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pié à pié: Qu'eſt-ce que Dieu?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache?

LOGOMACOS.

Quoi! tu ne sçais pas ce que c'est qu'un esprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot: à quoi cela me servirait-il? en serais-je plus juste? serais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen?

LOGOMACOS.

Il faut absolument t'apprendre ce que c'est qu'un esprit; écoute, c'est, c'est, c'est.... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous ne me disiez moins ce qu'il est que ce qu'il n'est pas. Permettez moi de vous faire à mon tour une question. J'ai vû autrefois un de vos temples; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe?

LOGOMACOS.

C'est une question très-difficile & qui demande des instructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos instructions, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin; j'entendis une taupe qui raisonnait avec un hanneton: Voila une belle fabrique, disait la taupe; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous

vous moquez, dit le hanneton, c'eſt un hanneton tout plein de génie qui eſt l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps-là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.

DOGMES.

LE 18. Février de l'an 1763. de l'Ere vulgaire, le ſoleil entrant dans le ſigne des poiſſons, je fus transporté au ciel, comme le ſavent tous mes amis. Ce ne fut point la jument Borac de Mahomet qui fut ma monture; ce ne fut point le char enflammé d'Elie qui fut ma voiture? je ne fus porté ni ſur l'éléphant de Samonocodom le Siamois, ni ſur le cheval de St. George le patron d'Angleterre, ni ſur le cochon de St. Antoine: j'avoue avec ingénuité que mon voyage ſe fit je ne ſais comment.

On croira bien que je fus ébloui; mais ce qu'on ne croira pas, c'eſt que je vis juger tous les morts; & qui étaient les juges? c'étaient, ne vous en déplaiſe, tous ceux qui ont fait du bien aux hommes, Confucius, Solon, Socrate, Titus, les Antonins, Epictète, tous les grands hommes qui aiant enſeigné & pratiqué les vertus que Dieu éxige, ſemblaient ſeuls être en droit de prononcer ſes arrêts.

Je ne dirai point ſur quels trônes ils étaient aſſis, ni combien de millions d'êtres céleſtes

étaient prosternés devant le créateur de tous les globes, ni quelle foule d'habitans de ces globes innombrables comparut devant les juges. Je ne rendrai compte ici que de quelques petites particularités tout-à-fait intéressantes dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaidait sa cause & qui étalait ses beaux sentiments, avait à côté de lui tous les témoins de ses actions. Par exemple, quand le Cardinal de Lorraine se vantait d'avoir fait adopter quelques-unes de ses opinions par le concile de Trente, & que pour prix de son ortodoxie il demandait la vie éternelle, tout aussitôt paraissaient autour de lui vingt courtisannes ou dames de la Cour, portant toutes sur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le Cardinal. On voyait ceux qui avaient jetté avec lui les fondements de la ligue; tous les complices de ses desseins pervers venaient l'environner.

Vis-à-vis du Cardinal de Lorraine était Calvin, qui se vantait dans son patois grossier d'avoir donné des coups de pied à l'idole papale, après que d'autres l'avaient abattue. J'ai écrit contre la peinture & la sculpture, disait-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne servent à rien du tout; & j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet; chassez vite d'ici le Cardinal de Lorraine, & placez moi à côté de St. Paul.

Comme il parlait, on vit auprès de lui un bucher enflammé, un spectre épouvantable por-

tant au cou une fraiſe Eſpagnole à moitié brulée, ſortait du milieu des flammes avec des cris affreux : Monſtre, s'écriait-il, monſtre exécrable, tremble, reconnai ce Servet que tu as fait périr par le plus cruel des ſupplices, parce qu'il avait diſputé contre toi ſur la maniére dont trois perſonnes peuvent faire une ſeule ſubſtance. Alors tous les juges ordonnérent que le Cardinal de Lorraine ſerait précipité dans l'abime, mais que Calvin ſerait puni plus rigoureuſement.

Je vis une foule prodigieuſe de morts qui diſaient, J'ai cru, j'ai cru ; mais ſur leur front il était écrit, J'ai fait, & ils étaient condamnés.

Le Jéſuite le Tellier paraiſſait fiérement la bulle *Unigenitus* à la main. Mais à ſes côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un Janſéniſte y mit le feu, le Tellier fut brulé juſqu'aux os, & le Janſéniſte, qui n'avait pas moins cabalé que le Jéſuite, eut ſa part de la brulure.

Je voyais arriver à droite & à gauche des troupes de faquirs, de talapoins, de bonzes, de moines blancs, noirs & gris, qui s'étaient tous imaginés que pour faire leur cour à l'Etre ſuprême il falait ou chanter ou ſe fouetter, ou marcher tout nuds. J'entendis une voix terrible qui leur demanda, Quel bien avez-vous fait aux hommes ? A cette voix ſuccéda un morne ſilence, aucun n'oſa répondre, & ils furent tous conduits aux petites maiſons de l'u-

nivers; c'eſt un des plus grands bâtiments qu'on puiſſe imaginer.

L'un criait, c'eſt aux métamorphoſes de Xaca qu'il faut croire; l'autre, c'eſt à celles de Sammonocodom; Bacchus arréta le Soleil & la Lune, diſait celui-ci; les Dieux reſſuſcitèrent Pelops, diſait celui-là. Voici la bulle *in cœna Domini*, diſait un nouveau venu, & l'huiſſier des juges criait, aux petites maiſons, aux petites maiſons.

Quand tous ces procès furent vuidés, j'entendis alors promulguer cet arrêt.

De par l'Eternel createur,
Conſervateur, rémunérateur,
Vengeur, pardonneur, &c. &c.

Soit notoire à tous les habitans des cent mille millions de milliards de mondes qu'il nous a plû de former, que nous ne jugerons jamais aucun deſdits habitans ſur leurs idées creuſes, mais uniquement ſur leurs actions, car telle eſt nôtre juſtice.

J'avoue que ce fut la premiére fois que j'entendis un tel édit; tous ceux que j'avais lus ſur le petit grain de ſable où je ſuis né, finiſſaient par ces mots, *car tel eſt nôtre plaiſir*,

ÉGALITÉ.

Que doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval? Rien, aucun animal ne dépend de son semblable; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raison, quel en est le fruit? c'est d'être esclave dans presque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouïssent tous les quadrupèdes, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux, la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service?

S'il passait par l'esprit à quelque individu à tête tirannique & à bras nerveux d'asservir son

voisin moins fort que lui, la chose serait impossible, l'oprimé serait à cent lieües, avant que l'opresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoins. La misere attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme: ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hautesse, tel autre Sa Sainteté; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente. ou qu'ils l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & est battue; la famille servante est l'origine des domestiques & des manœuvres; la famille battue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivants en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent; & ces deux se subdivisent en mille, & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tous les pauvres ne sont pas absolument malheureux. La plûpart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent,

alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome; celles des païsans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissants ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un état; je dis dans un état, car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs; & avec beaucoup de goût pour la paresse : par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possédent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose

la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité, on a prétendu dans plusieurs païs qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement, *Ce païs est si mauvais & si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux, donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entiérement égal aux autres hommes: il ne s'ensuit pas de là que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à diner; mais le cuisinier peut dire: Je suis homme comme mon maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales; si les Turcs s'emparent de Rome, & si alors je suis cardinal & mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable & juste; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un Cardinal ni revétu d'aucune autre charge dans l'état; à l'égard d'un particulier qui ne tient

tient à rien, mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que plusieurs *Monsignors* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti-chambre, quel parti doit-il prendre ? celui de s'en aller.

ENFER.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des loix; ils punissaient les crimes publics ; il falut établir un frein pour les crimes secrets; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie, & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtiments temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très-obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtiments de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque, Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-in-

digne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément! & tandis qu'il est admîs chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Caldée, en Perse; ou vous êtes un homme très-mal-avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baze de vôtre religion.

Les auteurs des loix Juives pouraient tout au plus répondre, Nous avoüons que nous sommes excessivement ignorants, que nous avons appris à écrire fort tard, que nôtre peuple était une horde sauvage & barbare, qui de nôtre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous pussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un systême tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie*; nous ne con-

nûmes nôtre Dieu & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hotentots, & aux nêgres, qui habitent un païs cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à nôtre peuple, que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatriéme génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un systême dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors, Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années: il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrettes.

Il ferait aifé de répliquer à cette réponfe, & de dire, Vôtre excufe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la fanté & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne foit arrivé des malheurs, fi ces malheurs font des châtiments de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre Juif pourait répliquer encor; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui font envoyés de Dieu expreffément. Mais on ferait voir à ce raifonneur combien il eft ridicule de penfer que la fiévre & la grêle font tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharifiens & les Efféniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode: ce dogme avoit déja paffé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrêtiens.

Plufieurs peres de l'Eglife ne crurent point les peines éternelles; il leur paraiffait abfurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans fon fixiéme chant de l'Enéïde,

Sedet æternumque fedebit infelix Thefeus.

Il prétend en vain, que Théfée eft affis pour jamais fur une chaife, & que cette pofture eft fon fupplice. D'autres croyaient que Théfée eft un héros qui n'eft point affis en enfer, & qu'il eft dans les champs Elifées.

Il n'y a pas longtemps qu'un bon honnête ministre huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il falait une proportion entre le péché & le supplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les prêtres ses confrères déposerent ce juge indulgent; l'un d'eux lui dit, Mon ami, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous; mais il est bon que vôtre servante, vôtre tailleur & même vôtre procureur le croyent.

ENTOUSIASME.

Ce mot Grec signifie émotion d'entrailles, agitation intérieure; les Grecs inventérent-ils ce mot pour exprimer les sécouces qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'entousiasme, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette pithie qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'Appollon par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps?

Qu'entendons-nous par entousiasme? que de nuances dans nos affections! approbation, sensi-

bilité, émotion, trouble, saisissement, passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante, il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme est si transporté, que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquilement comme un couvreur monte sur un toit. César pleurait en voyant la statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. Sapho exprimait l'entousiasme de cette passion; & s'il est vrai qu'elle lui couta la vie, c'est que l'entousiasme chez elle devint démence. L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'entousiasme, il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes.

L'entousiasme est surtout le partage de la dévotion mal entenduë. Le jeune Fakir qui voit le bout de son nez en faisant ses priéres, s'échauffe par dégrez jusqu'à croire que s'il se charge de chaines pesant cinquante livres, l'être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, & il ne manque pas de le voir en songe quelquefois

même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux, il voit Brama resplendissant de lumiére, il a des extases, & cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'entousiasme, la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de sa raison ; l'entousiasme est précisément comme le vin. Il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, & de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout à fait détruite. Il peut ne causer que de légères sécousses qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité. C'est ce qui arrive dans les grands mouvements d'éloquence & surtout dans la poësie sublime. L'entousiasme raisonnable est le partage des grands poëtes.

Cet entousiasme raisonnable est la perfection de leur art, c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirez des dieux, & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'entousiasme? c'est qu'un poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau. La raison alors tient le crayon, mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractère des passions? alors l'imagination s'échauffe, l'entousiasme agit. C'est un coursier qui s'emporte dans sa carriére, mais la carriére est réguliérement tracée.

ETATS, GOUVERNEMENTS.

Quel est le meilleur?

Je n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque état. Je ne parle pas de Messieurs les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui à souper ou dans leur cabinet étalent leur systême de gouvernement, réformant les armées, l'Eglise, la robe & la finance.

L'abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645. sous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce Testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux Parlements, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anacronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une maniére dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il employe un chapitre entier

à dire que *la raison doit être la règle d'un éta* & à tâcher de prouver cette découverte ; c ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'Abbé Bourzeis a passé longtemps pour le fils légit me du Cardinal de Richelieu, & tous les ac démiciens, dans leurs discours de réception ne manquaient pas de loüer démesurément chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le succ du Testament politique de Richelieu, fit im primer à la Haye le Testament de Colbert, ave une belle Lettre de M. Colbert au Roi. est clair que si ce ministre avait fait un parc Testament, il eût fallu l'interdire; cependan ce livre a été cité par quelques auteurs. U autre gredin, dont ont ignore le nom, n manqua pas de donner le Testament de Lou vois, plus mauvais encor, s'il se peut, qu celui de Colbert; un Abbé de Chévremont f tester aussi Charles Duc de Lorraine. Nou avons eu les Testaments politiques du Cardin Alberoni, du Maréchal de Bellisle, & enfin celui de Mandrin.

Mr. de Boisguilebert, auteur du détail de France, imprimé en 1695. donna le projet in éxécutable de la dixme royale, sous le nom d maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pa de pain, fit en 1720. un projet de finance e quatre volumes, & quelques sots ont cité cet te production, comme un ouvrage de Jonchère le trésorier général, s'imaginant qu'u

trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des états, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils ayent corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point, & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernements a été examiné de près dans les derniers temps. Dites moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand Seigneur terrein en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la pairie Anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondicheri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand Mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le Brame; comment voulez-vous qu'un état soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contents; mais les citoyens ne le sont guères, & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde; Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps; il y en avait encor une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du païs qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent dans des îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux

carnassiers, mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au Brame, croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entiére? Elle se tourna donc bien vite en monarchie, dit le Brame; Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état despotique, & plus de vertu dans une république? L'indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'homme était plus nécessaire dans une république, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un état monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la cour il poura aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réüssir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'é-

gard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république, il n'a personne à flater..

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dély? Oui, sans doute, dit le Brame; toutes les loix qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrêtien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Vôtre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnüe?

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais encor une fois, dit l'Européan, quel état choisiriez-vous? Le Brame répondit; Celui où l'on n'obéit qu'aux loix. C'est une vieille réponse, dit le conseiller; Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce



païs-là? dit le conseiller. Le Brame dit, Il faut le chercher. *Voyés* l'article Genève.

D'EZECHIEL.

De quelques passages singuliers de ce Prophête, & de quelques usages anciens.

On sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odissée, sur celle du grand Turc, ou de Louis XIV. ne serait pas bien reçû des savants: qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs sont encor plus différentes des nôtres, que celles du roi Alcinoüs, de Nausica à sa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel esclave chez les Caldéens eut une vision près de la petite riviére de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roües qui marchaient toutes seules, & qui avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de

manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet, couvert d'excrémens humains.

Le prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici polliie; & le Seigneur lui répondit, Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paitrirez vôtre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandements indignes de la Majesté divine. Cependant il faut avoüer que de la bouze de vache & tous les diamants du grand Mogol sont parfaitement égaux, non seulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai Philosophe; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au Prophête, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandements qui nous paraissent étranges, ne le parûrent pas aux Juifs. Il est vrai que la Sinagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le Chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son Pere, & qu'on ne dira plus, les Peres ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacés.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse qui au Chap. 28. des

Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des Peres, jusqu'à la troisième & quatrième génération.

Ezéchiel au Chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons.* Voilà pourquoi la Sinagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïse.

Les Censeurs de nos jours sont encor plus étonnés du Chap. 16. d'Ezéchiel; voici comme ce Prophête s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille. Lorsque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyeau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nüe, j'eus pitié de vous; vous êtes devenüe grande, vôtre sein s'est formé, vôtre poil a paru; j'ai passé, je vous ai vüe, j'ai connu que c'était le temps des amans; j'ai couvert vôtre ignominie; je me suis étendu sur vous avec mon manteau; vous avez été à moi; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée; je vous ai donné une écharpe de coton, des brasselets, un colier; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendants d'oreilles, & une couronne sur la tête &c.

Alors, ayant confiance à vôtre beauté, vous avez forniqué pour vôtre compte avec tous les passants.... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes prostituée jusques dans

dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passants..... & vous avez couché avec des Egyptiens..., & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présents, afin qu'ils couchassent avec vous..... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles..... Le Proverbe est, telle mere, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous &c.

On s'éléve encor davantage contre le Chapitre 23. Une mere avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure; la plus grande s'apellait Oholla, & la petite Oliba..... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magistrats, cavaliers; elle a couché avec des Egyptiens dès sa premiére jeunesse.... Oliba sa Sœur a bien plus forniqué encor avec des Officiers, des Magistrats & des cavaliers bien faits; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassements de ceux qui ont leur membre comme un ane, & qui répandent leur semence comme des chevaux......*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte, dans plus d'un endroit de l'écriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec sa belle-fille, ne sont point deshonnêtes

en Hébreu, & le seraient en nôtre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puis-qu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un simbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs chatelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout ce la prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècles d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur yvre; ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace, & d'autres auteurs, nous parait encor plus indécent que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même partout, & les usages partout différens.

EVANGILE.

C'est une grande question de savoir quels sont les premiers Evangiles. C'est une vérité constante, quoiqu'en dise Abadie, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'a Irénée, ne cite aucun passage des quatre Evangiles que nous connaissons. Au contraire les alloges, les Théodosiens rejettèrent constamment l'Evangile de St. Jean; & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance St. Epiphane dans sa 34e. homélie. Nos ennemis remarquent encor que non seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les Evangiles Apocryphes rejettés du Canon.

St. Clement, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le temps où son royaume aviendrait, répondit, *ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de Mr. Freret Secretaire perpétuel de l'académie des belles lettres de Paris.

Le savant Fabricius s'est donné la peine de rassembler les anciens Evangiles que le temps a conservés, celui de Jacques paraît le premier. Il est certain qu'il a encor beaucoup d'autorité dans quelques Eglises d'Orient. Il est appellé premier Evangile. Il nous reste la passion & résurrection qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet Evangile de Nicodème est cité par St. Justin & par Tertulien, c'est-là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre sauveur *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliël*, *Judas*, *Levi*, *Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms, donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adversaires ont conclu que puisqu'on supposa tant de faux Evangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre croiance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles Apocriphes. Il y eut donc des faussaires, des séducteurs & des gens

ſéduits qui moururent pour l'erreur ; ce n'eſt donc pas une preuve de la vérité de notre Religion que des Martyrs ſoient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus qu'on ne demanda jamais aux Martyrs : croyez-vous à l'Evangile de Jean, ou à l'Evangile de Jacques ? Les payens ne pouvaient fonder des interrogatoires ſur des livres qu'ils ne connaiſſaient pas ; les Magiſtrats punirent quelques chrétiens comme perturbateurs du repos public ; mais ils ne les interrogèrent jamais ſur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que ſous Trajan, & ils ne furent entre les mains du public que dans les dernières années de Dioclétien. Les Sociniens rigides ne regardent donc nos quatre Evangiles que comme des ouvrages clandeſtins fabriqués environ un ſiècle après Jeſus-Chriſt, & cachés ſoigneuſement aux Gentils pendant un autre ſiècle. Ouvrages, diſent-ils, groſſiérement écrits par des hommes groſſiers qui ne s'adreſſèrent longtems qu'à la populace. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphèmes. Cette ſecte quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raiſon. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix ſainte de l'écriture : ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

par l'Abbé de Tilladet.

FABLES.

Les plus anciennes Fables ne sont-elles pas visiblement allégoriques? La prémiére que nous connaissions dans nôtre maniére de supputer les tems, n'est-ce pas celle qui est rapportée dans le neuviéme Chapitre du livre des Juges? Il falut choisir un roi parmi les arbres; l'olivier ne voulût point abandonner le soin de son huile, ni le figuier celui de ses figues, ni la vigne celui de son vin, ni les autres arbres celui de leur fruit; le chardon qui n'était bon à rien, se fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle est raportée dans Hésiode n'est-elle pas une allégorie de la nature entiére? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer; Vénus nait de cette écume précieuse; son premier nom est celui d'amante de la génération: y a-t-il une image plus sensible? Cette Vénus est la Déesse de la beauté; la beauté cesse d'être aimaible, si elle marche sans les graces; la beauté fait naître l'amour; l'amour a des

traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des dieux ſous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il éſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entiére. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes ; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fièvre, ce que la rage eſt à la colère. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un entouſiaſte ; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape eſt l'Antechriſt de l'Apocalipſe, & qu'il a le ſigne de la bête, n'était

qu'un entousiaste; son frère Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller assassiner saintement son frère, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au temple dans un jour de solemnité renverser & casser les statues & les ornements, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du Duc François de Guise, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III., & du Roi Henri IV., de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus détestable exemple de Fanatisme, est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthélemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Messe.

Il y a des Fanatiques de sang froid; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux; & ces juges là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Damiens, il semble qu'ils pouroient écouter la raison.

Lorsqu'une fois le Fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vû des convulsionnaires, qui en parlant des miracles de St. Paris, s'échauffaient par degrés

malgré eux ; leurs yeux s'enflamaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage ; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air soit purifié. Les loix & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames ; la religion loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod, qui assassine le Roi Eglon ; de Judith, qui coupe la tête d'Holoferne en couchant avec lui ; de Samuel qui hâche en morceau le Roi Agag : ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent ; ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix sont encor très-impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du Conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénétre, est au-dessus des loix, que leur entousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce ſont d'ordinaire les fripons qui conduiſent les Fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne qui faiſait, dit-on, gouter les joyes du paradis à des imbéciles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-gout, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des Lettrés de la Chine. Les ſectes des Philoſophes étaient non ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la Philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille, & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre Sainte Religion à été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUSSETÉ

DES VERTUS HUMAINES.

Quand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un Monsieur *Esprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fausseté des vertus humaines.* Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque Chapitre en renvoyant à la charité Chrêtienne. Ainsi selon le Sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien: mais on n'en peut trouver que chez les Chrêtiens. Parmi les Chrêtiens il n'y a de vertu que chez les Catholiques; parmi les Catholiques, il falait encor en excepter les Jésuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guères que chez les ennemis des Jésuites.

Ce Mr. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Esprit avait été Philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité uti-

le, heureuse; car un scélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? C'est de faire du bien. Fai nous en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le Président de Thou, & Ravaillac? entre Cicéron & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? & tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FIN. CAUSES FINALES.

Il parait qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si Dieu a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à

deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nés ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamants, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formés pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumiere.

Je crois qu'on peut aiſément éclarcir cette difficulté, quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps; quand ces effets uniformes ſont indépendants des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un eſtomac, ou quelque choſe d'aprochant, par lequel ils digèrent; tous un orifice qui expulſe les excréments, tous un inſtrument de la génération: & ces dons de la nature opèrent en eux ſans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des cauſes finales clairement établies, & c'eſt pervertir nôtre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne compoſent pas des bâtiments; tous les nés ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne ſont pas

couvertes de bas de ſoie. Un ver à ſoie n'eſt donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme vôtre bouche eſt faite pour manger, & vôtre derriére pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des cauſes finales, & des effets en très-grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres ſont également dans le plan de la providence générale: rien ne ſe fait ſans doute malgré elle, ni même ſans elle. Tout ce qui appartient à la nature eſt uniforme, immuable, eſt l'ouvrage immédiat du maître; c'eſt lui qui a créé les loix par leſquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cauſe du flux & du reflux de l'Océan, & le ſoleil pour ſon quart: c'eſt lui qui a donné un mouvement de rotation au ſoleil, par lequel cet aſtre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumiére dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, ſi après bien des ſiècles nous nous ſommes aviſés d'inventer des ciſeaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre choſe, ſinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions néceſſairement induſtrieux & carnaſſiers?

Les moutons n'ont pas ſans doute été faits abſolument pour être cuits & mangés, puiſque pluſieurs nations s'abſtiennent de cette horreur. Les hommes ne ſont pas créés eſſentiellement

pour se massacrer, puisque les Bramers & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous sommes paitris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises; car une cause finale est universelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battóns nôtre bled, le fléau est la cause finale de la séparation du grain; mais si ce fléau en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hazard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrégimente quelque fois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu; mais jamais on ne poura dire; L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les instruments que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir ne sont pas toujours ouverts; chaque sens a ses temps de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse

imbécile enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle; mais la cause finale n'en subsiste pas moins, elle agira dès qu'elle sera libre.

FOI.

UN jour le Prince Pic de la Mirandole rencontra le Pape Aléxandre VI. chez la Courtisane Emilia pendant que Lucrèce fille du St. Pere était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du Pape ou de son fils le Duc de Valentinois, ou du mari de Lucrèce Alphonse d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le Cardinal Bembo en rapporte une partie. Petit Pic, dit le Pape, qui crois tu le pere de mon petit fils? je crois que c'est votre gendre, répondit Pic. Eh comment peux-tu croire cette sottise! Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfants? la foi consiste, répartit Pic, à croire les choses parcequ'elles sont impossibles; & de plus l'honneur de votre maison éxige que le fils de Lucrèce ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mysteres plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de Balaam parla aussi fort

fort éloquemment, & que les murs de Jérico tombèrent au son des trompettes! Pic enfila tout de suite une Kirielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. Aléxandre tomba sur son sopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi & que je ne le serai pas par mes œuvres. Ah! St. Père, dit Pic, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi; cela est bon pour de pauvres profanes comme nous, mais vous qui êtes Vice-Dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira, vous avez les clefs du ciel; & sans doute St. Pierre ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi je vous avoue que j'aurais besoin d'une puissante protection, si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & si je m'étais servi du stilet & de la Cantarella aussi souvent que votre sainteté. Aléxandre six entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il, au Prince de la Mirandole. Dites moi quel merite on peut avoir à dire à Dieu qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé! quel plaisir cela peut-il faire à Dieu? entre nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe de croix. Eh Dieu paternel, s'ecria-t-il, que votre sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non sur ma foi, dit le Pape. Je m'en doutais, dit Pic de la Mirandole.

par un descendant de Rabelais.

FOLIE.

IL n'eſt pas queſtion de renouveller le livre d'Eraſme, qui ne ſerait aujourd'hui qu'un lieu commun aſſez inſipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres; ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la Société, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie.

Ce qu'il eſt important d'obſerver, c'eſt que cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très-diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtruments qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher?

Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le braïement d'une ane; si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie; si quand ils entendent oui, il entend non; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires; quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence: cependant on la mène dans son étui aux petites maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de Dieu à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit, comme le gouteux est un malade qui souffre aux piés & aux mains; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le sens com-

mun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre ; mais nôtre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal ; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ſes bons moments leur répondrait, Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion, mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folie par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera ; Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encor plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou ?

Si les docteurs ont encor un peu de ſens, ils lui répondront, Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi foux que lui.

FOY.

QU'est-ce que la Foy? Est-ce de croire ce qui parait évident? Non; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent. Ce n'est pas là de la foy, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, qui est la vertu, la bonté même, veut que je sois bon & vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à nôtre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foy le voyage de Mahomet dans les sept planètes, les incarnations du Dieu Fo, de Vitsnou, de Xaca, de Brama, de Sammonocodom, &c. &c. &c. Ils soumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés, ni brulés; ils disent, je crois.

Il y a la foy sur les choses étonnantes, & la foy sur les choses contradictoires & impossibles.

Vitsnou s'est incarné cinq cents fois, cela est fort étonnant; mais enfin, cela n'est pas physiquement impossible. Car si Vitsnou a une ame, il peut avoir mis son ame dans cinq cents corps pour se réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive, il n'est pas intimement persuadé de ces métamorphoses; mais enfin, il dira à son bonze, J'ai la foi; vous

voulez que Vitſnou ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi ; eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment ; car après tout il ne lui eſt pas démontré que Vitſnou n'eſt pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différents, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foy, il a menti ; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze, Mon révérend pere, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & Dieu vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que Dieu opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que Dieu faſſe ou croye les contradictoires ; autrement il ne ferait plus Dieu. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur ; mais je ne peux vous dire que je

crois l'impossible. Dieu veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, soyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple?

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des disciples de Confutsée, que nous nommons Confucius, & ce disciple s'appellait Ouang; & Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamêtre de deux ou trois piés, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni

chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis (*) au delà de nôtre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans nôtre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances; il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & Bambabef qui avoit de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de Confutſée; puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avoüez au moins que les médecins trompent toûjours les enfans pour leur bien; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

(*) *Un lis eſt de 124 pas.*

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, Voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce; je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenants, des lutins, des sorciers; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que vôtre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Ce sont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces

pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pouriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes, & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste; & la plus sure manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet ; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre vôtre vérité ; ils diront : Qui m'aſſurera que Dieu punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? Quelle miſſion avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt vôtre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens ?

Le peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes Magiſtrats : quand ſes Magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un Dieu juſte, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée eſt trop naturelle pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment Dieu punira & récompenſera ; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice.

Je vous aſſure que j'ai vû des villes entiéres qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avoüerez que ces Philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainſi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des Philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſeroit jamais aſſuré que la providence ne réſerve pas des peines aux méchants & des récompenſes aux bons; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas? Enfin je vous ſoutiens que les Philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philoſophe?

BAMBABEF.

Volontiers; mais ne le dites pas aux Fakirs.

GENESE.

Nous ne préviendrons point ici ce que nous disons de Moïse à son article; nous suivrons quelques principaux traits de la Genèse, l'un après l'autre.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.

C'est ainsi qu'on a traduit; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a point d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent, ou les Dieux fit, le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le cahos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtemps un peuple puissant qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques villages vers son païs. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à aprendre la langue, surtout lorsqu'ils y furent esclaves. Alors, ceux qui se mêlèrent d'écrire copièrent quelque chose de l'ancienne théologie de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place Moïse, les Philosophes Phéniciens en savaient probablement assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude infinie de glo-

bes que Dieu a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme le Ciel. Mais cette idée si ancienne & si fausse, que le ciel a été fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à peu près comme si on disait que Dieu créa toutes les montagnes & un grain de sable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guères possible que les Phéniciens si bons navigateurs n'eussent pas de bons astronomes: mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés furent la seule science des Juifs.

La terre était tohu bohu & vuide; les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, & l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Tohu bohu signifie précisément cahos, désordre; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sans dessus dessous, tintamarre, trictrac. La terre n'était point encor formée telle qu'elle est; la matiére existait, mais la puissance divine ne l'avait point encor arrangée. L'esprit de Dieu signifie le soufle, le vent qui agitait les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien Sanchoniaton. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matiére éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun passage où il soit dit que la matiére ait été faite de rien.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matiére.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

Dieu dit, Que la lumiére soit faite, & la lumiére fut faite; & il vit que la lumiére était bonne; & il divisa la lumiére des ténébres, & il appella la lumiére jour, & les ténébres nuit; & le soir & le matin furent un jour. Et Dieu dit aussi, Que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux; & Dieu fit le firmament; & il divisa les eaux au dessus du firmament des eaux au dessous du firmament, & Dieu appella le firmament Ciel; & le soir & le matin fit le second jour &c. & il vit que cela était bon.

Commençons par examiner si l'Evêque d'Avranches Huet, & le Clerc, n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le stile est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur pour faire connaître la puissance de Dieu employait seulement cette expression, *Il dit, Que la lumiere soit, & la lumiére fut*, ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un pseaume, *Dixit, & facta sunt*. C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frape l'esprit & l'enlève. Mais ici, c'est

le

le narré le plus simple. L'auteur Juif ne parle pas de la lumiére autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article, *& Dieu vit que cela était bon.* Tout est sublime dans la création sans doute; mais celle de la lumiére ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs; le sublime est ce qui s'élève au dessus du reste, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumiére ne venait pas du Soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet astre; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement: aussi l'auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire, & par un singulier renversement de l'ordre des choses, il ne fait créer le Soleil & la Lune que quatre jours après la lumiére. On ne peut concevoir comment il y a un matin & un soir avant qu'il y ait un Soleil. Il y a là une confusion qu'il est impossible de débrouiller. L'auteur inspiré se conformait aux préjugés vagues & grossiers de la nation. Dieu ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité, mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux.

La séparation de la lumiére & des ténébres n'est pas d'une meilleure phisique; il semble que la nuit & le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les

ténèbres ne font autre chose que la privation de la lumiére, & qu'il n'y a de lumiére en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encor de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les Cieux étaient très-solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matiére fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcul. Il y avait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes qui s'ouvrissent & se fermassent. Telle était l'astronomie juive; & puisqu'on écrivait pour des Juifs, il falait bien adopter leurs idées.

Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit; il fit aussi les étoiles.

Toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la Lune n'éclaire que par une lumiére réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a

des mondes roulants autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait à l'esprit du temps.

Dieu dit aussi, Faisons l'homme à nôtre image, & qu'il préside aux poissons &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faisons l'homme à nôtre image? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu sans corps, & il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire, Dieu n'est rien de ce que nous connaissons, mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon.

Il les créa mâle & femelle.

Si Dieu, ou les Dieux sécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient Dieu, & les Dieux mâles & femelles. On ne sait d'ailleurs si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que Dieu fit Adam & Eve le même jour: le sens le plus naturel est que Dieu forma Adam & Eve en même temps, mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtemps après les sept jours.

Et il se reposa le septiéme jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens, disaient que Dieu avait fait le monde en six temps, que l'ancien Zoroastre appelle les six Gambaars si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que la horde Juive habitât les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'elle pût avoir des écrivains. Il est donc de la plus grande vraisemblance que l'histoire des six jours est imitée de celle des six temps.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le païs d'Evilath où vient l'or... Le second s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troisiéme est le Tigre, & le quatriéme l'Euphrate.

Suivant cette version le Paradis terrestre contenait près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil ou le Niger, commence à plus de sept cents lieues des sources du Tigre & de l'Euphrate; & si le Phison est le Phase, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scithie & celle d'un fleuve d'Afrique.

Au reste, le jardin d'Eden est visiblement pris des jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse,

fameuse dans toute l'antiquité. Les Hébreux, peuple très-récent, étaient une horde Arabe. Ils se faisaient honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie. Ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'est fort bien fait de cultiver son jardin, mais il est difficile qu'Adam cultivât un jardin de sept à huit cents lieues de long, aparemment qu'on lui donna des aides.

Ne mangez point du fruit de la science du bien & du mal.

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connaisse le bien & le mal? Le contraire n'était-il pas beaucoup plus digne de Dieu, & beaucoup plus nécessaire à l'homme? Il semble à nôtre pauvre raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais il faut soumettre sa raison.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant Adam en mangea & n'en mourut point. Plusieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le sait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui

lui fait prévoir sa fin. Cette explication serait peut-être la plus raisonnable.

Le Seigneur dit aussi, Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons lui une aide semblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme: point du tout; le Seigneur lui amène tous les animaux.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* en Celte, qui désigne un peu le cri du coq. *Loupous* en Latin &c. Mais ces mots imitatifs sont en très-petit nombre. De plus, si Adam eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la science, ou Dieu n'avait pas besoin de lui interdire ce fruit.

Observez que c'est ici la premiére fois qu'Adam est nommé dans la Genèse. Le premier homme chez les anciens Bracmanes prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & sa femme *Procriti*, la vie; c'est ce que dit le *Veidam*, qui est peut-être le plus ancien livre du monde. Adam & Eve signifiaient ces mêmes choses dans la langue Phénicienne.

Lors qu'Adam était endormi, Dieu prit une de ses côtes, & mit de la chair à la place, & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.

Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déja créé le mâle & la femelle ; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déja ? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre &c. il dit à la femme &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du Diable, tout y est physique. Le serpent était regardé, non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu & le serpent ; & cette fable avait été conservée par Pherécide. Origène la cite dans son livre 6. contre Celse. On portait un serpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une espece de divinité au serpent, au raport d'Eusèbe dans sa préparation Evangélique livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé comme le simbole de la vie ; & de là vint que les Empereurs de la Chine antérieurs à Moïse portèrent toujours l'image d'un serpent sur leur poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les

anciennes hiſtoires, & c'eſt pourquoi lorſque Pilpay & Lockman firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette avanture eſt ſi phyſique & ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rempe depuis ce temps-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre; préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage &c.

Je multiplierai vos misères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On ne conçoit guères que la multiplication des groſſeſſes ſoit une punition; c'était au contraire une très-grande bénédiction, & ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine; il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entiérement naturelle, c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes,

& sont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'esprit plus fort que son mari, elle en est partout la maîtresse; c'est alors le mari qui est soumis à la femme.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient Dieu corporel, puisqu'ils lui font exercer le métier de tailleur. Un Rabin nommé Eliefer a écrit que Dieu couvrit Adam & Eve de la peau même du serpent qui les avait tentès & Origène prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que Dieu fit à l'homme.

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il faut renoncer au sens commun pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord plusieurs Dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, signifie la Trinité ; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs Dieux, c'est le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*, il est très-vraisemblable que les Juifs entendaient les anges Eloïm, & qu'ainsi ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs.

Le Seigneur le mit hors du jardin de vo-

lupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivât ce jardin.* Si Adam de jardinier devint laboureur, il faut avouer qu'en cela son état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier.

Toute cette histoire en général se raporte à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent, & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux: c'est à peu près comme si on disait, il fut un temps où il ne périssait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre. De-là l'idée du siécle d'or, de l'œuf percé par Arimane, du serpent qui déroba à l'ane la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât, de là ce combat de Tiphon contre Osiris, d'Ophionée contre les Dieux, & cette fameuse boête de Pandore, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont amusants, & dont aucun n'est instructif.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoiant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *Kerub* signifie *Bœuf.* Un bœuf ar-

mé d'un sabre enflammé fait une étrange figure à une porte; mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure: ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le simbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents, mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf.

Les Dieux Eloim voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples; il n'y a aucune nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies: les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes; aussi la Genèse ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géants.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du Déluge.

(Voyez l'article *Inondation.*) Je remarquerai seulement ici que Saint Augustin dans sa Cité de Dieu n°. 8. dit: *maximum illud diluvium graca nec latina novit historia:* ni l'histoi-

re grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet on n'a jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce, regardés comme universels dans les fables recueillies par Ovide, mais totalement ignorez dans l'Asie orientale.

Dieu dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec vôtre semence après vous, & avec tous les animaux.

Dieu faire alliance avec les bêtes! quelle alliance! mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête? elle a du sentiment, & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphisique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que François d'Assise, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales & aux lièvres, Chantez, ma sœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de nôtre sang & nous du leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le Diable. Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que Dieu est également le maître absolu de tout ce qui respire.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, J'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela supose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé par la pluye, & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluye pour assurer qu'on ne sera pas noyé; mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Et sur le soir les deux Anges arrivèrent à Sodome &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait inventée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires.

Pour Loth qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de Loth changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'en peut-on dire? L'ancienne fable Arabique de Cinira & de Mirra a quelque raport à l'inceste de Loth & de ses

filles : & l'avanture de Philemon & de Baucis n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui aparurent à Loth & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble ; eſt-ce à l'hiſtoire d'Orphée & d'Euridice ?

Il s'eſt trouvé quelques ſavants qui ont prétendu qu'on devait retrancher des Livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles ; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à bruler, & qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux Anges. C'eſt ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtres qui veut dominer ſur les eſprits.

Quelques célèbres pères de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de Philon. Des Papes plus prudents encore voulurent empêcher qu'on ne traduiſit ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mit les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas ; car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute ; mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

GLOIRE.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches leur disait un jour : Mes freres, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran ; *Au nom de Dieu très-miséricordieux* ; car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes freres, gardez-vous bien d'imiter les téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécille soutient une these sur les cathégories, these à laquelle préside un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caracteres à la tête de sa these ; *Ek allhà abron doxa* : *Ad majorem Dei gloriam*. Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sottise sur sa porte ; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrieroit, a la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan a Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés hommes avec la gloire de l'être infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en gouter? Jusqu'à quand, animaux à deux piés sans plumes, ferez-vous Dieu à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois: Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'être suprême, ni l'honorer. Anéantissez vous, adorez & taisez vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif, & les derviches s'écrient, Gloire à Dieu! Ben-al-bétif a bien parlé.



GUER-



